

MASSSES

JANVIER
1 9 3 3

NUMÉRO 1

Prix : Un franc

SOMMAIRE :

L'Architecture
et l'École

Auguste Comte
et la Sociologie

Du théâtre
bourgeois au
théâtre ouvrier

La révolution
en profondeur

Mayol chantait
à Bobino...

La guerre
qui vient

Tribune libre
Etc..., etc...



Dessin d'EKMAN.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 23, Rue Mouffetard, Paris-V^e

L'ARCHITECTURE ET L'ÉCOLE

Le Cercle d'Etudes Architecturales entreprend, par un travail collectif et sur une base rigoureusement scientifique, l'étude de quelques problèmes sociaux, pour en fixer leurs solutions architecturales.

« L'ÉCOLE, C'EST UNE PRISON POUR LES ENFANTS »
Michael Gold.

Nos « bâtisseurs modernes » disent de l'œuvre architecturale qu'elle est d'utilité et d'excellence sociales. Mais il faut les croire sur parole ! Les plus avisés taisent leurs velléités philanthropiques devant les exigences de leurs pourvoyeurs, et leur autorité ne sévit plus que dans les vaines querelles esthétiques.

Adolf Loos frappait dur : « Les architectes, répétait-il, sont quand même de grands criminels ». L'analyse critique du problème scolaire justifierait cette rigueur. Les écoles bâties ces dernières années arrêteront longtemps encore la croissance physique et intellectuelle de l'enfant. Elles traduisent servilement le même programme aride, et des règlements désuets. Les astuces de façade, les acrobaties techniques n'y sauraient rien changer. L'élaboration du projet se fait avec une désinvolture sans pareille : une compilation hâtive dans les livres consacrés (ex. Guadet) suffit à la confection du plan, et c'est dans la façade que la « fantaisie créatrice » du maître se donne libre cours et marque l'œuvre. A la vérité, que savent ces camelots de l'Art, des enfants qui rempliront leurs geôles ? Si, délaissant leur masturbation mentale, ils observaient un groupe libre d'enfants, peut-être s'apercevraient-ils enfin que l'école traditionnelle, dans son esprit et dans sa forme, est contraire aux lois élémentaires de la biologie et de la sociologie, et, nous voulons le croire, ne resteraient plus passifs dans leur collaboration à une pédagogie dont Binet disait : « Elle a été faite de chic, elle procède par affirmations gratuites, elle remplace les faits par des exhortations et des sermons. Le terme qui la caractérise le mieux est celui de verbiage ».

La raison du maintien de cette école, nous la trouvons toute dans cet aveu de l'éducateur Sanderson : « Le système d'éducation actuellement en vigueur, est fondé historiquement — en ce qui concerne son programme, les branches enseignées et la manière de les enseigner — sur le besoin de domination : il a été conçu en vue de la formation d'une classe dirigeante ».

L'éducation nouvelle s'éclaire par la science. Elle est fondée sur les capacités de l'enfant, et la psychologie génétique (étude précise basée sur les observations suivies des processus mentaux) permet de reconnaître ces capacités. Cette éducation s'efforce d'établir un juste rapport entre l'enfant et l'adulte d'une part, et l'enfant et son milieu d'autre part. Elle accorde aux activités sensorielles dérivées du jeu le rôle de libérer les puissances physique, intellectuelle et sociale de l'enfant.

Nous faisons les plus grandes réserves sur le rapport tout arbitraire de l'enfant à l'adulte, et ne croyons pas à cette pleine éclosion des facultés innées de l'enfant : cette pédagogie dans son double courant, ou bien prend source dans la société capitaliste (Dewey, Decroly), ou reste extérieure à la vie (Montessori).

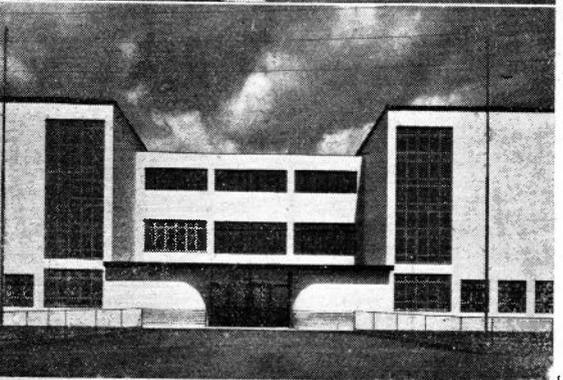
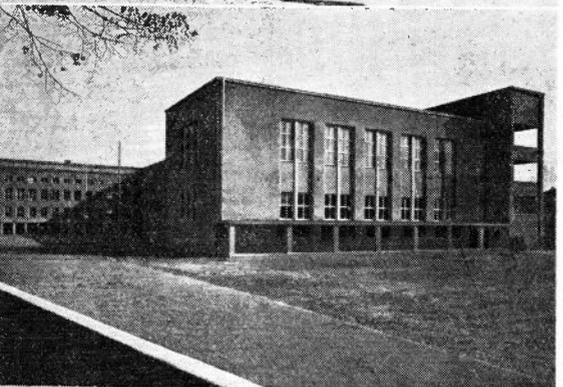
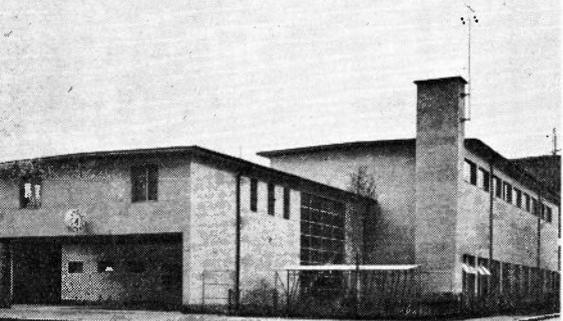
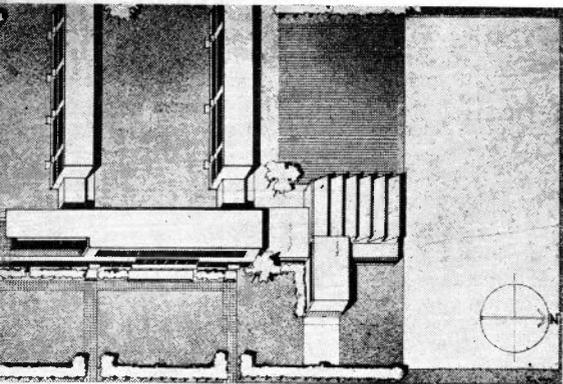
Cependant, cette pédagogie scientifique marque sur la précédente un réel progrès, et doit par là-même rallier les éducateurs révolutionnaires. C'est pourquoi elle a dressé contre elle les pédagogues et idéologues bourgeois. Mais cette obstruction tombera : l'éducation nouvelle, correspondant à l'éthique de l'industrie, sera pour le capitaliste un moyen nouveau d'exploitation.

Or, ce mouvement d'éducation, désintéressé à l'origine et éclectique parce que d'essence individuelle n'apporte pas à l'architecte un programme précis. A l'étranger, où des esprits libéraux le soutiennent, cette imprécision paraît à travers les propositions architecturales : écoles à pavillons, classes-laboratoires, pavillons scolaires libres, et maintes fantaisies. Le docteur Franz Kade et l'architecte Kaufmann qui ont conjugué leurs efforts, avouaient en 1931 que « l'image de l'école nouvelle n'est pas encore visible aujourd'hui ». Rien n'est changé depuis : l'émancipation de l'enfant suivra celle de l'adulte, et alors seulement l'école trouvera sa véritable expression.

L'école améliorée, dont nous dénonçons les limites réformistes, servira pourtant le prolétariat, d'autant mieux que celui-ci la saura marquer par ses revendications. Et trouvera son plein épanouissement dans la société socialiste.

Les architectes qui construiront l'école « d'aujourd'hui et demain » aideront à son évolution, la précipiteront même, s'ils ont conscience du rôle historique du prolétariat, et s'ils suivent attentivement l'immense effort culturel de l'U. R. S. S.

C. E. A.



1. Ecole de « Sept ans », U.R.S.S. Arch. : Schutte.
2. Jardins d'enfants, Zurich. Arch. : Kellermüller et Hoffmann.
3. Ecole à Francfort. Arch. : Kaufmann.
4. Ecole à Dresde. Arch. : P. Wolf.
5. Ecole à Celle. Arch. : O. Haesler.

CE QUE NOUS VOULONS FAIRE



- I. — *Les hasards de l'action politique, des études sociales, de l'amitié réunissent quelques travailleurs manuels et intellectuels. Ce sont tous des jeunes gens. Ces jeunes gens prennent l'habitude et le goût du travail collectif. Ils organisent des groupes d'études; ils fondent une Revue.*
- II. — *Ils fondent une Revue pour y rendre compte de leurs recherches et toucher, par là, un public aussi large que possible. Ils fondent une Revue de culture révolutionnaire.*
- III. — *On ne peut pas séparer la théorie de la pratique, mais on peut mettre l'accent sur la théorie. Masses n'est pas l'organe d'un parti. Ses rédacteurs appartiennent à des groupements divers, mais tous entendent servir la cause de la révolution mondiale, la révolution prolétarienne. Tous veulent rester fidèles au programme tracé par Marx et par Engels.*
- IV. — *Il est toujours utile de rappeler les principes, de montrer comment ils ont été posés, de montrer qu'ils gardent toute leur valeur, de montrer comment ils expliquent les événements, de montrer comment l'action révolutionnaire s'appuie sur eux.*
Il s'agit de fortifier la conscience révolutionnaire des ouvriers et des paysans. Il s'agit de mettre en pleine lumière les faiblesses de l'ennemi: le capitalisme. Il s'agit de mettre en pleine lumière la force du « fossoyeur »: le prolétariat. Les collaborateurs de Masses, de toutes leurs forces, prendront part à ce travail de première importance. Une culture révolutionnaire s'oppose à la culture bourgeoise. Dans le grand combat, cette culture est une arme.
- V. — *Nous défendrons, contre les calomnies bourgeoises l'effort fait par l'U. R. S. S. pour édifier une société sans classes, en opposant la vérité au mensonge. Et ce grand exemple nous incite à préparer, dans la mesure où nous pouvons le faire, l'avènement d'une civilisation socialiste, c'est-à-dire parfaitement humaine.*
- VII. — *Camarades, lisez Masses et faites-le lire. Abonnez-vous. Apportez votre concours à Masses. Venez à nos groupes d'études. Ecrivez-nous. Critiquez-nous.*
Camarades, cette revue est faite pour vous. Aidez-nous à la faire.

NOS GROUPES D'ÉTUDES

Tous nos cours ont lieu dans le local des Groupes, 23, rue Mouffetard (V^e). Métros : Monge et Cardinal Lemoine. — Autobus : S-Contrescarpe et K-Rue des Ecoles.

ECONOMIE POLITIQUE

Première année : Etude des lois fondamentales de l'Economie Capitaliste d'après Karl Marx, le lundi à 20 h. 45.

2^e année : Les crises d'après Karl Marx, le vendredi à 20 h. 45.

HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER ET SOCIALISTE, le mardi à 20 h. 45.

ETUDES SOCIALES

I. *Méthodes et matériaux de sociologie :*

a) Formation de la sociologie ;

b) La sociologie marxiste ;

c) L'état actuel de la sociologie.

II. — *Enquêtes sur les conditions de vie des travailleurs et leurs réactions psychologiques et politiques.*

Le jeudi à 20 h. 45.

CERCLE D'ETUDES ARCHITECTURALES

Le lundi à 20 h. 45

Etude de l'Histoire de l'Urbanisme et de l'évolution de l'habitation du XVIII^e siècle à nos jours.

CAMARADES,

SI NOTRE EFFORT VOUS INTERESSE

SI VOUS ETES DESIREUX D'Y PARTICIPER

— ENTREZ DANS NOS GROUPES D'ETUDES

— SUIVEZ NOS COURS

— L'ACCUEIL LE PLUS FRATERNEL VOUS Y EST RESERVE

SI VOUS NE POUVEZ ASSISTER A NOS COURS

— SOYEZ NOTRE CORRESPONDANT

— RENSEIGNEZ-NOUS SUR LA VIE SOCIALE, ECONOMIQUE ET INTELLECTUELLE DE VOTRE REGION OU DE VOTRE PAYS

Dossier des trahisons bourgeois

LA RÉVOLUTION EN PROFONDEUR

Il ne suffit pas, pour déclencher une révolution, de descendre dans la rue, d'entasser des barricades, de dresser des échafauds. Et cela suffit d'autant moins que le véritable révolutionnaire ne recourt à la violence qu'à regret, et seulement si cette violence s'exerce dans la direction des événements, comme pour faire accoucher l'Histoire.

Il est certain que l'avènement de la bourgeoisie et l'instauration du Capitalisme au XVIII^e siècle a singulièrement simplifié, le problème, vieux comme le monde, de la lutte des classes. Aux époques, aujourd'hui révolues, où la hiérarchie avait pour base soit une réglementation juridique, soit une notion religieuse ou plus platement les avantages de la force matérielle, les échelons de l'échelle sociale variaient en nuances et en nombre. L'intrusion de la bourgeoisie industrielle entraînant avec elle l'avènement de l'argent comme unique et imperturbable critérium de différenciation sociale, a ramené à deux les différences qui, en se précisant, ont enfanté les deux classes ennemies... ennemies jusqu'à la mort de l'une d'elles... la Bourgeoisie et le Proletariat.

Jusqu'à la mort de l'une d'elles... Et celle qui va mourir nous la connaissons déjà. C'est la classe des maîtres d'aujourd'hui : les Bourgeois. Les Maîtres sont toujours les premiers à mourir. C'est la loi tragique de l'Histoire. Tragique pour les Maîtres, consolante pour les esclaves. Et la raison en est d'une simplicité péremptoire, sans appel. C'est que les maîtres ont besoin de leurs esclaves et que les esclaves n'ont pas besoin de maîtres. Alors, les révolutions, si elles arrivent, lentes à mûrir, mais inévitables, il ne faut pas s'en étonner. Elles ne sont que le fruit d'une logique complexe, heurtée, mais qui écrase tout devant elle, et que Karl Marx, imbu de terminologie hégélienne, appela dialectique des événements.

Proletaires de tous les pays, nous n'avons plus besoin de nos patrons, de nos bourgeois, de nos exploiters, de quelque nom que nous les appelions. Et, si notre intention est de faire désormais du monde une immense coopérative, sans douanes, barrières ni frontières, au lieu, par proches intermittences, d'un champ de carnage, au lieu, toujours, d'une espèce de jungle où la liberté ne fut jamais que la liberté du lion de dévorer librement la biche et le poulain, allons; notre rêve n'est pas insensé.

Car, on nous le dit chaque jour que ce rêve est insensé, utopique, impossible. Mais quoi, comment ne pas s'apercevoir que ceux, qui nous le disent ou sont chargés de nous le dire, opportunément déguisés en frères précheurs, ce sont nos maîtres eux-mêmes ou les complices subtils qui sont à leur solde, économistes, artistes, sociologues, philosophes, mercenaires de la pensée, janissaires du verbe, et soudards de la lutte des classes?

Proletaires, nous représentons en nombre les neuf

dixièmes de l'humanité. Alors, puisque nous sommes l'écrasante majorité et que nous représentons aussi par nos vertus de classe, par notre ingénuité, surtout et enfin par notre rôle économique l'Homme intégral, à qui fera-t-on croire que si nous n'avons été jusqu'à présent que des esclaves, c'est autrement que par persuasion?

Il est vrai que la Bourgeoisie a employé à cela ses armes les plus étourdissantes, les plus insinuantes. Elle a inventé une doctrine économique qui, à première vue fait trouver étonnamment naturel l'asservissement du plus grand nombre par le plus petit nombre; une sociologie qui a le caractère aérien, neutre, fantastique d'un conte de fée et qui vous plonge dans une de ces euphories, une de ces douces paralysies dont on ne revient pas de longtemps; une morale qu'elle a l'audace de présenter comme le produit de l'Esprit humain, en ce qu'il a de plus fixe, de plus digne de confiance et de respect; une religion dont le temple est une ornière, le dieu une frontière, les saints les fusils et les canons, le grand-prêtre un chef d'armée, les dogmes le meurtre stupide, le sacrifice inexplicable; une philosophie enfin qui nous promène dans un monde étheré d'essences incorruptibles d'où l'histoire de l'homme en chair et en os, du dérisoire calvaire du prolétaire, sera absente aussi longtemps que la philosophie restera un jeu d'idées entre les mains des abstraiteurs de quintessence professionnels, sans rapport avec ce qui se joue de plus quotidien et de plus poignant dans le drame de la vie matérielle.

Transformer la littérature, la philosophie, l'économie, l'art en armes de combat entre les mains du prolétariat, cela semble à première vue un étriquement de ces disciplines, réduites à donner chair et sang pour aller nourrir l'obsession politique. C'est une apparence qu'il faut vite forcer en traversant imperturbable la rafale d'avertissements plus ou moins désintéressés de ces messieurs d'en face. Julien Benda qui les abreuve d'anathèmes (mais au nom de qui? au nom de l'Eternel!) fait chorus avec eux lorsqu'il voit l'« Intellectualité », qui était demeurée jusque-là une petite oie blanche, se fourvoyer avec de mauvais garçons sans aveu comme Maxime Gorki et ses semblables. « Toute l'Europe intellectuelle, se lamente Benda-Cassandra, s'occupe de problèmes urgents, c'est-à-dire cesse d'être intellectuelle. »

Voilà qui n'est pas trop tôt. Quant aux problèmes urgents, c'est le prolétariat qui les pose, en posant celui d'abord de l'économie, et tous ceux qui lui sont conséquents : problèmes de morale, de droit et d'arts prolétaires.

Problèmes déformés par l'optique de classe! crie-t-on de toutes parts. Inconscience ou hypocrisie? Peu importe. La lutte de classes n'a que faire de distinguer entre le visage et le masque, qui appartiennent tous deux

à un seul et même ennemi. En tous cas, tant pis pour les maniaques du rationalisme que cette affirmation scandaleuse, la vérité ne s'aperçoit qu'à travers la lunette des classes. Entre la lunette bourgeoise et la lunette prolétarienne, il en est une qui déforme l'image de la vérité, l'autre qui la redresse et en purifie les contours.

Pourquoi?

Parce que la vérité nue, rude, déshabillée de sa rhétorique et de ses rythmes, défroquée de ses mystères, allégée de ses subtilités, l'insolente vérité n'est dangereuse qu'à la caste des maîtres. Les esclaves n'ont rien à en craindre puisque des innombrables violations que la vérité a subies, il n'en est pas une seule qui ait été faite à leur profit.

Toutes les erreurs sont bourgeoises aujourd'hui, comme jadis on les voyait se répandre dans la ville en habits de marquis, en robes de comtesse.

Quant à la vérité, elle est dans l'effort quotidien de ceux qui luttent tous les jours, des seuls vrais producteurs de richesses de ce monde, dans leurs mains noircies, tannées, honnêtes et demain redoutables, dans les foyers sans pain.

La vérité est prolétarienne!

Il faut donc combattre les mensonges de la bourgeoisie avec, pour idée directrice, que chacun de ses mensonges était destiné à servir ses intérêts. Mensonge de la liberté qui mène droit au libéralisme économique, c'est-à-dire au droit pour le hasard et la force de disposer de la vie des masses; mensonge sociologique des Durkheim, des Lévy-Bruhl qui, entre les deux voies tracées par l'ancêtre des sociologues: Auguste Comte, la statique sociale, science de l'ordre, et la dynamique sociale, science des révolutions, ont choisi la moins importante de ces deux sciences, de l'aveu même du père de la sociologie, précisément parce qu'elle est celle de l'ordre établi, celle qui, loin de l'ébranler, en tente une justification désespérée. « L'enseignement sociologique est une sauvegarde contre l'irrespect. » (René Hubert, Manuel de sociologie.) Sous la plume de ce disciple orthodoxe et idéaliste des Lévy-Bruhl et des Durkheim, cette affirmation en dit long sur la position politique non équivoque, position de classe, de nos sociologues contemporains.

Quant au mensonge philosophique, il se pratique en général, sous la forme du mensonge par omission ou plutôt par abstention. « Toute réflexion inquiète de l'Européen sur l'Europe, écrit M. Brunschwig, trahit un mauvais état de santé intellectuelle! »

En effet, il faut être bien fou, lorsqu'on est un intellectuel de la trempe de M. Brunschwig, et qui peut installer tour à tour le fondement de sa respectable personne sur une chaire de professeur en Sorbonne et sur le fauteuil de président de l'Académie des sciences morales, pour aller s'occuper de la montée lente, âpre, menaçante des masses, tendant leurs millions de bras musculeux, comme des tentacules, vers les leviers de l'ordre nouveau.

Il faut dénoncer les innombrables mensonges que le peuple respire avec l'air dans lequel ils sont en suspens, en attendant qu'un grand souffle, impétueux et large, les balaie. Il faut établir un dossier de trahisons de la bourgeoisie. Parmi les chaînes qui paralysent les prolétaires, ce ne sont pas les moins lourdes. Mais elles demeurent invisibles, rivées qu'elles sont aux consciences dont elles entravent la liberté de juger et la faculté de critiquer.

Le dictateur multiplié de demain, pour être en mesure d'assumer et d'exercer sereinement sa dictature, avant d'apprendre sa propre vérité, a besoin de désapprendre d'abord celle de ses ennemis.

HENRY-LECONTE.

NOTRE PROGRAMME

Voici le texte qui a provoqué l'adhésion d'une cinquantaine de camarades qui se sont engagés à faire vivre notre revue.

BUTS. — Grouper pour un travail collectif les jeunes travailleurs manuels et intellectuels désireux de développer leur conscience de classe, de définir et de combattre les forces qui asservissent la classe ouvrière, de dénoncer toutes les formes d'exploitation capitaliste, les tares de ce régime, ses contradictions et leurs causes, son évolution logique vers le fascisme et la guerre, et de démontrer aux masses la communauté d'intérêts de tous les exploités et la nécessité de leur union, par l'étude des divers aspects de la lutte ouvrière et sociale dans le monde.

Démontrer que la bourgeoisie transforme la culture et les arts en instruments de conformisme et d'asservissement, les avilit et les mène dans l'impasse où elle-même succombera, que seul le prolétariat manuel et intellectuel conscient de son rôle historique, pourra leur redonner un sens créateur comme instruments de sa libération, en assumant la charge pendant la période révolutionnaire et libéré de l'exploitation capitaliste, assurer leur plein épanouissement, par l'avènement d'une société sans classes.

Rechercher par des études communes, les éléments vraiment positifs de la culture et les plus susceptibles d'aider à la libération du prolétariat, les moyens de les faire pénétrer dans la classe ouvrière, et, sur ces bases, organiser l'entraide culturelle.

MOYENS. — Se pénétrer de l'idéologie du mouvement ouvrier, depuis la naissance du capitalisme, par l'étude de sa vie, de ses luttes, des théories qui ont reflété ses divers courants et ont influencé son développement.

En prenant pour base, les faits, l'action des faits sur les idées et celles des idées sur les faits, étudier l'histoire de l'humanité depuis ses origines en recherchant et établissant les rapports entre l'évolution économique et l'évolution sociale, philosophique, scientifique, littéraire et artistique, et s'efforcer d'en porter l'essentiel à la connaissance de nos lecteurs. Appliquer les mêmes méthodes à l'étude du capitalisme moderne et de son évolution sur le plan économique, social et culturel et dénoncer par des exemples concrets l'accentuation continue et nécessaire de l'exploitation et de la répression capitalistes.

Créer des cercles où nous ferons collectivement l'étude de chacun de ces sujets, par cours oraux, tribune de discussion, conférences, etc... et publier le résultat de ces travaux sous forme d'articles dans la revue ou de brochures.

Mener des enquêtes sur les conditions de vie des travailleurs et sur leurs réactions psychologiques et politiques à la situation qui leur est faite dans la société actuelle, et en publier les résultats.

Créer un cercle d'études de l'évolution politique et sociale au cours des dernières années, de la situation et des problèmes actuels. Une large tribune en donnerait le compte rendu dans la revue, en laissant à chaque tendance du mouvement ouvrier et socialiste le soin de préciser sa position, et permettrait à nos lecteurs ou groupes correspondants de discuter le ou les problèmes étudiés dans le précédent numéro de la revue. Les lecteurs pourraient également proposer tel sujet dont l'étude leur semblerait urgente et en faire un bref exposé.

Établir une chronique de la vie et des luttes ouvrières et paysannes en France et dans le monde, en créant une revue de la presse ouvrière révolutionnaire.

Former des groupes d'études et de documentation, sur la révolution russe et les réalisations soviétiques, sur les expériences gouvernementales socialistes et communistes en divers pays.

Organiser la coopération entre camarades pour développer leur culture générale et établir des programmes rationnels d'études adaptés aux divers degrés d'instruction des futurs étudiants.

Compléter chaque cercle d'études par la création d'une correspondance internationale.

AUGUSTE COMTE ET LA SOCIOLOGIE

Le travail du Groupe d'études sociales comprendra :

- 1° *Des exposés faits par les professeurs ou par des camarades choisis par eux;*
- 2° *Des comptes rendus de lectures;*
- 3° *Des discussions.*

Les exposés doivent, non seulement fournir aux membres du groupe la documentation indispensable, mais encore amorcer le travail d'analyse qui permettra de passer des études théoriques aux études pratiques, d'appliquer les principes reçus, de comprendre les faits et d'en tirer des leçons. Les comptes rendus de lectures et les discussions donneront au travail du groupe un caractère vraiment collectif, permettant à tous nos camarades de jouer un rôle actif dans l'entreprise commune; d'être, non des élèves, mais des collaborateurs, des informateurs et des critiques.

Le groupe, sur la proposition des camarades Henry-Leconte et Jean-Luc, a décidé de traiter cette année le sujet suivant : « Méthode et Matériaux de la Sociologie ». Le plan de travail adopté consiste à étudier : 1° la formation de la sociologie; 2° la sociologie marxiste; 3° l'état actuel des travaux sociologiques. A la réalisation de la première partie de ce plan seront consacrées les séances du groupe, jusqu'à la fin de l'année.

Les exposés porteront sur : 1° la sociologie d'Auguste Comte; 2° la sociologie de Durkheim; 3° la philosophie de l'histoire de Hegel; 4° la méthode des économistes classiques.

Toute étude de la méthode et des matériaux de la sociologie doit commencer par un examen des idées essentielles d'Auguste Comte. Auguste Comte, en effet, est le créateur de la science sociale; il est le premier théoricien de la sociologie. Le mot même de *sociologie*, c'est lui qui l'a proposé dans le quatrième livre de son « *Cours de Philosophie Positive* ». Il a voulu donner à l'étude des faits sociaux un caractère scientifique, l'arracher aux littérateurs et aux avocats, en faire une science nouvelle, sérieuse, désintéressée, indépendante, originale. Le dix-septième siècle avait eu le goût de l'histoire et le goût de la philosophie de l'histoire. Le dix-huitième siècle avait eu le goût des études sociales et des réformes sociales. Il avait amassé des faits, des idées. Il laissait non seulement des ruines, mais encore les fondements d'ordres nouveaux et de nouveaux systèmes. Au moment où Comte met en forme les principes de toute son œuvre, les principes qui seront, jusqu'au bout, les bases de sa pensée, c'est-à-dire lorsqu'il écrit le « *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* », en 1822, tous les éléments indispensables au travail d'organisation qu'il va entreprendre sont à sa disposition. Pour qu'une science se constitue, il faut : 1° qu'elle ait un nombre de faits suffisant à étudier, un champ d'expérience assez vaste pour que des lois puissent être proposées et vérifiées, en un mot, des matériaux; 2° qu'elle suive une méthode efficace, qu'on sache comment caractériser, comment classer, comment analy-

ser, comment expliquer les faits sur lesquels on travaille. L'histoire offre à Auguste Comte un catalogue quasi inépuisable, une liste de faits que l'érudition chaque jour allonge. A ces matériaux livresques s'ajoutent les matériaux vivants, au passé toujours assez mal connu, ce présent dans lequel tout homme est pris, comme une plante l'est par la terre.

La France sort de l'expérience révolutionnaire et de l'expérience napoléonienne. Elle est à la fois monarchique et parlementaire. Et sous le débat politique, les meilleurs observateurs, Henri de Saint-Simon, Auguste Comte, aperçoivent le débat économique; sous les remous de surface, ils voient monter le courant de fond, le courant industriel. C'est une époque trouble; il faut un regard singulièrement pénétrant pour distinguer ce qui est vif de ce qui est mort, ce qui est en croissance de ce qui est en agonie.

Il faut de solides principes pour discerner un ordre dans ce désordre.

Ces principes, cette méthode, Henri de Saint-Simon les fournit à son jeune secrétaire et disciple, Auguste Comte. Interpréter le présent à l'aide du passé, reconnaître la puissance des forces de l'industrie, montrer comment, malgré les obstacles que lui opposent des institutions vermoulues, un nouvel ordre est en train de se constituer, un ordre où toutes les forces sociales tendront à un même

but : cette forme de production que nous appelons capitalisme.

Le « *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* » ne fournit qu'une esquisse de la sociologie comtiste. La doctrine n'est parfaitement précisée et pleinement exposée que dans le « *Cours de Philosophie Positive* », professé d'ailleurs avant 1830. Comte aborde le problème social en véritable savant. Le « *Cours de Philosophie Positive* » est un exposé systématique et complet de la philosophie des Sciences. Il est fondé sur une classification qui, partie des mathématiques, aboutit à la sociologie en passant par l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, sciences de moins en moins « générales » et de plus en plus complexes ; on va de la connaissance de ce qui est purement abstrait et parfaitement simple, les nombres et les figures, à la connaissance de l'homme.

Comment Auguste Comte conçoit-il cette connaissance de l'homme, comment entend-il compléter ce dossier, auquel jusqu'à lui les penseurs n'ont versé que des documents théologiques, métaphysiques ou littéraires ? Il apporte des documents scientifiques ; il condamne la méthode chère à Victor Cousin, l'introspection, la description conventionnelle et fallacieuse des états de conscience. Il fait confiance à deux méthodes nouvelles, deux méthodes positives, celle des physiologistes Gall et Cabanis, d'une part, et, d'autre part, celle qu'il vient d'inventer, la méthode sociologique. Les physiologistes rattachent les états de conscience à la constitution du cerveau ; ils localisent la pensée, la volonté, les sentiments ; on ne parle plus des facultés de l'âme, mais des « fonctions du cerveau ». Les sociologues, de leur côté, doivent rattacher l'individu à la société, expliquer l'individu par la société, la conscience individuelle par la conscience collective, comme dirait Durkheim.

Les deux méthodes se complètent. Elles doivent nous permettre de connaître indirectement ce que nous ne pouvons connaître directement.

2° *Quels sont les faits sur lesquels va porter la sociologie comtiste ?*

« La civilisation consiste, à proprement parler, dans le développement de l'esprit humain, d'une part, et, de l'autre, dans le développement de l'action de l'homme sur la nature qui en est la conséquence. En d'autres termes, les éléments dont se compose l'idée de civilisation sont : les sciences, les beaux-arts et l'industrie (1). Les faits sociaux sont divisés en deux grandes classes, distribués sur deux plans, et, dès l'abord, on peut noter chez Comte une préférence pour l'explication des faits de l'infrastructure par les faits de la superstructure. Cette classification fondamentale a le grand avantage de nettoyer l'esprit d'un préjugé ; elle abolit les vaines discussions sur les formes de gouvernement. Les raisons invoquées par tous les partis ne valent rien ; il ne faut pas, en effet, partir de la considération du régime politique pour expliquer et pour réformer la société. Les formes politiques sont des formes superficielles ; elles n'ont qu'une importance secondaire, comme le prétendront après 1830 les Saint-Simoniens, indifférents aux changements de dynastie. Au contraire, l'importance des faits économiques est affirmée. Auguste Comte, ancien élève de Polytechnique, mathématicien et philosophe, ne commet pas la faute de Condorcet qui n'a envisagé que les progrès de « l'esprit humain ». Certes, il ne néglige pas ces progrès, il leur donne même, au début de son œuvre, le pas sur tous les autres ; mais il veut considérer, en relation étroite avec eux, les progrès, jusqu'alors négligés, de l'industrie, du travail et des échanges, de la production. Et ce faisant, il se montre

bon élève d'Henri de Saint-Simon, prophète du capitalisme, comme nous avons dit.

3° *Quelle sera la méthode propre à la sociologie comtiste ?*

La science nouvelle, en se rangeant aux côtés de la biologie, va s'opposer aux sciences physiques ; au lieu d'aller du détail à l'ensemble, elle va de l'ensemble au détail. Le sociologue induira des lois à partir de l'observation de vastes collections de faits, rangés dans des cadres très larges, alors que le physicien ou le chimiste se basent sur des observations restreintes et précises. Ces lois, qu'il vérifie en les appliquant à l'histoire, lui permettront de rendre compte du détail, de dresser un plan de ce labyrinthe où l'on est sûr de se perdre si l'on n'est pas muni du fil d'une grande hypothèse.

La sociologie ainsi conçue se divise en deux grandes parties : la « statique sociale » et la « dynamique ». La statique étudie l'ordre des sociétés, la structure sociale. Elle travaille sur des coupes faites dans l'histoire.

Elle permet, comme le « *Système de Politique Positive* » le montrera avec toute la clarté désirable, de comprendre ce qu'il y a de permanent dans les groupements humains ; elle nous montre quelles sont les forces principales qui jouent dans une société quelconque et quelles sont les conditions d'équilibre de ces forces, c'est-à-dire, quelles sont les conditions de l'ordre.

C'est la statique qui nous montre que la « cellule » du corps collectif, ce n'est pas l'individu, mais la famille, que les contradictions sociales ne peuvent être levées que grâce à l'arbitrage exercé par une classe de philosophes. Mais les résultats de ce genre d'enquête sont extrêmement abstraits, extrêmement vagues. C'est à la dynamique qu'il appartient de les enrichir et de les préciser.

La dynamique est plus importante que la statique. La sociologie doit être, avant tout, une philosophie ou, plus exactement, une science de l'histoire. Pour comprendre une société donnée, prise à un moment donné, les idées générales fournies par la statique ne suffisent pas. Et Comte formule dès 1822 cette première loi fondamentale : « l'organisation sociale » n'est explicable que par l'histoire de la « civilisation ». Le passé détermine le présent ; le présent développe le passé, et si, parfois, il semble qu'il y ait rupture, il ne faut voir dans l'organisation sociale constituée « en sens contraire de la civilisation » qu'un ordre accidentel et éphémère. Les restaurations sont des entreprises sans lendemain ; les émigrés qui cherchent à obtenir de Louis XVIII ou de Charles X un retour aux institutions féodales, sont des insensés, des ignorants. L'avenir appartient, Comte le sait bien, aux classes en qui s'incarnent les forces sociales en pleine croissance, les forces de production ; l'avenir appartient à la bourgeoisie et au prolétariat.

Le présent est ainsi lié au passé ; mais cette première loi en suppose une deuxième, la loi du progrès, celle qui éclaire l'histoire en tant qu'histoire. Puisque le repos s'explique par le mouvement, il faut découvrir la nature du mouvement. Comte propose la fameuse *loi des trois États*.

La loi des trois états s'applique à tous les faits sociaux, à l'évolution de l'industrie comme à l'évolution des sciences et des arts : mais elle est d'abord formulée en fonction de l'histoire de l'esprit humain ; elle n'est qu'après coup adaptée à l'histoire du travail, de la « lutte de l'homme contre la nature ». Toutes nos connaissances passent par trois états successifs : l'état théologique, l'état métaphysique et l'état positif. Toutes les religions, depuis le fétichisme jusqu'au catholicisme, relèvent de l'état

(1) *Plan des travaux*, etc.

théologique; tous les systèmes des philosophes, toutes ces constructions plus ou moins fantastiques parmi lesquelles l'aristotélisme fait figure de chef-d'œuvre inégalé, toutes ces explications du monde par des abstractions que mine à la base le mépris de l'expérience, tous ces trésors, à la garde desquels un Victor Cousin va préposer pour longtemps les universitaires, relèvent de l'état métaphysique; les sciences seules, les six disciplines définies par le « Cours » relèvent du dernier état, état définitif de la pensée humaine, état-limite, état satisfaisant.

A chacun de ces états spirituels de l'humanité correspond un état temporel, des rapports différents entre les forces sociales. D'après Comte, on peut assigner à ces forces un « but d'activité ». Elles convergent toutes vers une fin unique; c'est même cette convergence qui caractérise un état social déterminé. A l'état théologique de la pensée humaine correspond l'état militaire de l'activité humaine; le but, dans ce cas, c'est la conquête; c'est par rapport à la conquête que s'organisent les sociétés de proie.

A l'état positif correspond l'état industriel; le but, c'est la production; « toutes les relations particulières sont établies sur des bases industrielles ». (1)

On aperçoit que l'état métaphysique, auquel correspond la domination des légistes, est un état bâtard, intermédiaire, hypocrite et anarchique.

La pensée métaphysique est un compromis entre la religion et la science; des formes politiques instables, comme la monarchie française au XVII^e et au XVIII^e siècles, essaient vainement de réaliser le compromis correspondant entre militaires et producteurs. Les sociétés troublées ne peuvent jouir d'un équilibre stable, ce ne sont que déchirements intestins, guerres civiles, révolutions successives; mais les vieilles puissances faiblissent, les vieilles institutions tombent en ruines; peu à peu, se dessine l'ordre nouveau, s'établit le nouvel équilibre. C'est la marche triomphale de l'industrie, c'est l'ascension des classes laborieuses, que la révolte des communes a libérées, en plein Moyen-Âge.

Cette théorie du progrès implique une véritable théorie des classes, bien plus, de la lutte des classes. Les classes se définissent dans l'histoire; ce sont les groupements humains caractérisés par une certaine fonction, par une certaine forme d'activité; étant donné qu'il y a contradiction entre les différentes fonctions, entre les deux formes d'activité essentielles, conquête et industrie, il y a lutte entre les classes, lutte entre les militaires et les industriels, entre les féodaux et les producteurs. Ce thème est cher à Saint-Simon et à son école; il s'agit de fonder la ligue des travailleurs, d'obtenir le pouvoir pour ceux qui sont les plus nombreux, les plus importants, les indispensables.

L'union du capital et du travail n'apparaît pas à Auguste Comte, avant 1830, comme la fin vers laquelle doivent tendre ses efforts politiques, mais comme un fait historique, une incontestable réalité. En face de l'expérience capitaliste, il devra modifier, compliquer, inverser la théorie. Capitalistes et prolétaires, entrepreneurs et ouvriers vont s'opposer en fait. Il ne s'agira plus d'assurer leur triomphe global, mais sur un champ de bataille que les ennemis de l'industrie ont abandonné, de réconcilier chefs et exécutants, officiers et soldats, divisés par la victoire. Auguste Comte découvrira que, contrairement aux prophéties saint-simoniennes, l'ordre industriel n'est pas bon en lui-même; et cette bonté qui manque à la

société moderne, le philosophe essaiera de la créer par *l'osophie positive* », à préciser la théorie du progrès fondée des moyens religieux, d'unir dans une communion spirituelle ceux que des intérêts temporels opposent en des luttes féroces.

Voulant fonder une politique sur la base scientifique que constitue, à ses yeux, la sociologie qu'il a élaborée, Auguste Comte sera amené, dans le « Cours de philosophie positive », à préciser la théorie du progrès fondée sur la loi des trois états. Étant donné que le progrès a double face, qu'il y a même, à proprement parler, deux progrès parallèles : un progrès spirituel et un progrès temporel, on peut se demander lequel de ces progrès entraîne l'autre, quel est l'ordre de dépendance historique des phénomènes sociaux. L'auteur du « Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société » a posé nettement la question, en inclinant, comme on l'a vu, vers l'hypothèse « spiritualiste ». On ne peut pas affirmer qu'il ait jamais fourni une réponse décisive à la question qu'il avait lui-même soulevée. Au vrai, il a fourni plusieurs réponses entre lesquelles nous pouvons choisir. Dans le « Cours », il distingue deux espèces d'évolutions historiques; et l'une de ces espèces est définie par la prééminence de l'essor économique, l'autre par la prééminence de l'essor intellectuel. Etudiant l'histoire du monde civilisé, c'est-à-dire, pour lui, de l'Europe Occidentale, depuis la révolte des communes jusqu'au XIX^e siècle, il est obligé de constater que cette période a été caractérisée par la poussée industrielle, que le moteur du progrès, pendant quelques siècles du moins, a été précisément l'industrie. Le développement du commerce a provoqué les grandes découvertes; le développement de la fabrication a suscité d'innombrables inventions; la pratique a, pour ainsi dire, fécondé la théorie; mais on sait que cette période, cet âge métaphysique et légiste lui semble particulièrement anarchique, et même exceptionnel.

Aussi, à ce progrès à moteur économique, progrès inconscient, irrégulier, générateur de conflits, il entend substituer par l'action d'une saine politique, un progrès à moteur spirituel conscient, dirigé, pacifique. Il tient à « faciliter la marche de l'espèce en l'éclairant ». Au fond, il entend terminer le progrès, faire faire à l'humanité le pas décisif qui l'installera dans l'« âge d'or » entrevu par Saint-Simon, l'ordre positiviste. Il n'y a changement que parce qu'il ne s'établit pas d'équilibre stable entre les forces sociales; du jour où l'équilibre ne pourra plus être rompu, il n'y aura plus de changement, plus de mouvement, plus d'évolution, plus de progrès. L'âge d'or, c'est un âge inerte; les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Le savant cède la place à l'utopiste, et, comme tous ces auteurs de systèmes dont il s'est moqué, Auguste Comte cède à la tentation du rêve, fonde la « religion de l'humanité », écrit le « Système de Politique Positive », entame une « Synthèse Subjective ».

Littre a déclaré que le philosophe avait été infidèle aux règles qu'il s'était primitivement juré de suivre, à la méthode scientifique qu'il avait lui-même instituée. Nous devons séparer, nous aussi, le bon grain de l'ivraie, ne retenir du positivisme que les grands principes directeurs mis en lumière par Comte dès le début de sa carrière. Ne gardons de l'œuvre que ce qu'elle a de scientifique, et encore cette grande idée, positive elle aussi; puisque la technique se fonde par la science, qu'on peut étayer sur la sociologie une politique. C'est d'ailleurs une idée marxiste. « C'est une grave erreur de penser, dit Plékhanov, qu'il nous suffit d'être convaincus de l'inévitable production d'un événement donné, pour perdre toute possibilité psychologique d'y collaborer. »

JEAN LUC.

(1) « La question du rôle de la personnalité dans l'histoire », article paru dans une collection ayant pour titre « Vingt ans après ».

(1) *Plan des travaux*, etc.

LA GUERRE QUI VIENT

L'article qu'on va lire a été écrit par notre ami J. S. au début de l'année, bien avant que le Congrès d'Amsterdam soit venu préciser le pacifisme des révolutionnaires.

On aperçoit de plus en plus clairement que, dans les sociétés actuelles, il n'y a pas entre la guerre et la paix de limite très nette, ou plutôt, qu'il n'y a pas de paix du tout. Après 1918, la guerre a changé de visage, mais n'a pas cessé. Guerre partout et toujours, telle est en vérité la devise de notre monde; simplement on peut distinguer deux états de guerre: l'état latent, avec la lutte acharnée et sournoise pour les marchés et le contrôle des matières premières; l'état manifeste où les armées et les moyens de combat entrent en jeu. La loi, c'est que la guerre tend à passer sans cesse du premier état au deuxième. Mais il ne faut pas se laisser aveugler, et telle organisation internationale qui prétend assurer la paix par des procédés purement juridiques, ne fait en réalité que sanctionner, sans la modifier en elle-même, la guerre latente.

Ce qui est curieux et instructif, c'est que de pareilles idées semblent pénétrer dans le public, s'infiltrer peu à peu: naturellement, sans être formulées ni éclaircies; mais le ton des conversations et des articles de presse est un assez bon indice, et son évolution rapide a de quoi faire réfléchir. Il est évident qu'à peu près tout le monde réalise à quel point l'équilibre apparent est instable; qu'est-ce, d'ailleurs, qu'un traité ou un accord? Une feuille de papier et des taches d'encre: un ordre de mobilisation aussi. L'un est aussi vite fait que l'autre. Cela, on le sent; on le sent si bien que des articles peuvent s'intituler « la prochaine guerre mondiale », sans étonner personne. Peu de gens seraient très surpris en voyant sur les murs, quelque beau matin, les deux sinistres petits drapeaux croisés.

Les causes objectives sont examinées ailleurs; à moi d'analyser l'état d'esprit lui-même. Donc, en premier lieu, le manque d'étonnement: on commence à penser que l'horreur n'est pas exceptionnelle. Et, de là, le groupe des *résignés*.

Il y a des *résignés*; ils partiront sans chercher à savoir, sans rien attendre. Ils se laisseront pousser en avant avec dégoût, simplement parce qu'ils ne pensent pas qu'on puisse un jour faire autrement. Le brave Français moyen partira une fois de plus contre tous les gens également moyens qu'on lui désignera — sans leur en vouloir, sans les haïr. C'est du moins ce que disent les *résignés*: mais j'ai des réserves à faire, non pas sur leur sincérité, mais sur leurs facultés de prévision. Peut-être se trompent-ils beaucoup sur eux-mêmes; peut-être qu'une fois de plus, précisément parce qu'ils sont des *résignés* et des soumis, le mensonge de la patrie en danger, la force de cohésion de l'armée, les musiques militaires, redresseront leur tête pendant qu'ils marcheront vers la gare; la religion nationale a vite fait de prendre pour elle ceux qui ne croient pas à autre chose qu'à elle; je crains l'énièvement attisé par les journaux vendus, les cris nerveux des femmes, les drapeaux qui sortent tout seuls de leurs gaines..., je crains que les *résignés*, qui ne seront rien de plus, ne deviennent, au moins un temps, des complices.

Il y a aussi des *révoltés* qui, eux, ne veulent pas être complices, et qui se destinent dès maintenant au poteau d'exécution. Je pense, en écrivant ces paroles, à un homme qui est réputé comme humoriste et le mérite sans doute, mais qui me paraît surtout le plus sincère et le plus complet pessimiste de notre époque: je veux dire La Fouchardière. Son attitude est parfaitement logique car il

n'y a rien de plus logique que le désespoir; et comme une nouvelle guerre empêcherait décidément de rien espérer des hommes, le meilleur parti à prendre est sans doute de disparaître en refusant de collaborer aux massacres et aux destructions. Donc, dès le jour de la mobilisation, à Vincennes! et on est sorti, comme dirait Schopenhauer, du cercle infernal. C'est en somme un suicide où l'on n'aurait pas à mettre la main soi-même.

Voilà les deux attitudes les plus intéressantes que j'ai pu noter; on pourrait nommer aussi les *autruches*, qui ferment les yeux pour ne pas se déranger, mais c'est un groupe qui s'effrite de jour en jour.

La question qui se pose est maintenant celle-ci: N'y a-t-il pas d'autre attitude possible que la résignation ou le désespoir?

Je précise notre position: nous sommes des jeunes gens et des gens jeunes, généralement bien portants et tenant à le rester; le Quartier Latin n'est pas pour nous la Bohème mais le Travail; nous ne sommes pas las de l'existence, mais avides de l'agrandir; nous voulons avancer, croître, aimer, travailler, collaborer, être utiles, vivre, bon Dieu! comme des vivants que nous sommes. La résignation? Cela n'entre pas dans notre tableau des vertus. La révolte individuelle et l'objection de conscience? Sympathique, mais vain. On peut s'en servir dans des cas particuliers, comme moyen et avec mauvaise foi, mais les préconiser dans tous les cas et avec bonne foi serait la plus fausse et la plus inefficace des tactiques. Le suicide? Nous avons encore du temps devant nous; c'est très beau de sortir d'une vie remplie et terminée, mais nous entrons juste dans la vie.

Ni la non-résistance, ni la résistance individuelle ne sont notre fait. Ce qui nous reste, c'est la résistance collective. Et cette résistance collective ne doit pas se borner à un refus, à un « Non Serviam »; elle doit être positive, non pas négative seulement. Son but ne sera pas uniquement d'empêcher la guerre de passer de l'état latent à l'état manifeste, mais de supprimer cet état latent lui-même, c'est-à-dire ses conditions objectives, de structure et, de dynamique sociales. Toute autre issue est un cul-de-sac, une perte de temps et de vies humaines. Il est sans doute horrible que la violence soit la seule voie de salut; mais on a le droit de répondre que notre monde tel qu'il est, sous son apparence de paix, est lui-même d'une horreur et d'une cruauté sans nom, et qu'il sera tel jusqu'à ce qu'on l'ait forcé à changer.

Pour nous étudiants, c'est avant tout notre isolement qu'il faut combattre, pour que la résistance collective soit possible. Isolement des groupes d'étudiants les uns par rapport aux autres, isolement des étudiants en général par rapport aux travailleurs. Toute tentative pour remédier à ces deux sortes d'isolement doit être considérée comme une mesure de salut public et menée de l'avant avec une opiniâtreté invincible. L'union doit être recherchée sous toutes ses formes, même temporaire et en vue de buts déterminés. Rien ne peut être plus important à cette heure.

Jeunes, c'est à côté de nos semblables qu'est notre place et notre salut, avec les forces jeunes du monde. La jeunesse du monde en 1932 s'appelle le prolétariat.

Etudiants séparés de la classe ouvrière = bavardage, impuissance, vains gestic de désespoir.

C'est la classe ouvrière qui gagnera la victoire.

Mayol chantait à « Bobino », je suis allé l'entendre. J'ai vu Mayol pour la première fois, dans un cinéma à Toulon. En entrant dans le music-hall de la rue de la Gaité, j'évoquais cette soirée ; j'avais oublié le film, mais je n'avais pas oublié l'homme, la lourde silhouette, la large face, presque animale, où la graisse effaçait toute malice. Un toulonnais, qui m'avait amené là, était fier de pouvoir me montrer une gloire locale, promue au rang de gloire nationale. Car le patriotisme, qu'il soit patriotisme de village ou patriotisme d'état, tire vanité de tout ; c'est d'ailleurs une de ses moindres faiblesses.

Au feu de la rampe, j'ai découvert un autre Mayol, un petit vieillard bien propre, encore égrillard, du ventre jusqu'au toupet. L'œil était vif, le teint, sous le fard, semblait clair, la voix menue, nette dans la récitation comme dans le chant. Mayol est bien conservé.

Ce fut d'abord une poupée, une poupée à peine défraîchie. Le vieil homme se fit admirer ; il exploitait les avantages de la réputation ; il était celui qu'on avait attendu, celui dont la présence seule est une joie, celui qu'on acclame par anticipation, celui qu'on remercie d'être venu, à qui l'on doit des politesses. Il chanta d'abord, et mal, un pot pourri, d'ailleurs très mauvais. Visiblement, le chanteur était plus froid que les spectateurs ; la machine était fatiguée d'avance. Peu à peu, Mayol s'anima. A la fin, ce fut le triomphe. Il chanta **Cousine**, il chanta **La Cabane Bambou**. Le public fredonnait.

« Et autre chose aussi
Que je n'oserais dire. »

Cela se termina par une apothéose ; on criait : « Vive Mayol ! ». Le rideau tomba sur un homme esquiné mais ravi, et rajeuni de vingt ans. Ce public, à qui Lucienne Boyer semble prétentieuse et que Damia, Damia elle-même, quelquefois lasse, ce public était gavé, étourdi de bien-être.

C'est précisément cette satisfaction, cette satisfaction brutale, naïve, complète, qui me parut intéressante, et j'en cherchai les raisons. Ces raisons dépassent largement et Mayol, et ses chansons. C'est pourquoi j'ai cru utile de les exposer ici.

Je notai, en premier lieu, que le public de « Bobino » est un public complexe. Il y avait, en face de Mayol, des bourgeois du quartier, venus avec leurs dames, des petits employés, des retraités en mal de distractions, quelques ouvrières, des voyous, quelques snobs venus du boulevard du Montparnasse, tout proche, et de plus loin ; en somme, une majorité de représentants des classes moyennes, de lecteurs de la bonne presse, je veux dire de la presse que nos maîtres ont l'audace d'appeler presse de grande information, d'amateurs de romans-feuilletons, d'admirateurs de M. Tardieu et de M. Herriot, de bons français, enfin.

Ces gens-là sont peut-être méprisables, mais on ne peut pas les négliger. Ces gens-là votent, ces gens-là payent l'impôt, ces gens-là font des enfants à la patrie, ces gens-là sont plus médiocres que stupides, plus inertes que méchants. C'est sur ces gens-là, ces humbles, ces gélatineux, ces informés que les grands coupables fondent leur pouvoir éphémère ; c'est sur ce terrain peu sûr qu'est bâti l'édifice démocratique. Un courant révolutionnaire peut entraîner ces alluvions ; avant de lâcher sur eux le flot qui doit les dissocier, il importe d'apprécier exactement leur résistance, leur masse. L'ardeur révolutionnaire risque de s'y embourber.

Au demeurant, les membres des classes moyennes ne sont pas tout à fait déprolétarisés. Ils gardent quelque chose de leurs origines paysannes ou ouvrières. Certes, le milieu économique leur impose une idéologie, mais cette idéologie, ce n'est pas eux qui l'inspirent. Les classes moyennes délèguent au capitalisme des équipes

MAYOL CHANT

d'intellectuels, de techniciens des mouvements d'opinion. Journalistes, professeurs, romanciers, dramaturges ne sont que des porte-voix ou, plus exactement, des avocats plus ou moins habiles, à qui l'on a confié un dossier et qui « le plaident », gagnant à ce jeu non seulement des gros sous, mais encore un lambeau de gloire. La plupart d'entre eux se laissent prendre au jeu, quelques-uns même s'imaginent posséder un pouvoir réel, une indépendance parfaite, mais les couches sociales dont ces fiers rejetons sont sortis reposent sur les profondes stratifications prolétariennes ; les petits bourgeois possèdent une conscience bourgeoise et une subconscience prolétarienne. Leurs idées sont celles des maîtres, leurs sentiments ont d'étranges ressemblances avec ceux des paysans et des ouvriers. Très souvent, un petit bourgeois, c'est un prolétaire durci ; en France ce durcissement se traduit par une prédominance des tendances paysannes sur les tendances ouvrières, par une espèce de retour masqué à l'âpreté rustique, à certaines formes d'avarice, à un certain respect des traditions qui pue sa glèbe, à cinquante pas.

Les goûts artistiques petits-bourgeois sont voisins de ceux du prolétariat. La petite bourgeoisie française est à peu près imperméable au snobisme ; ce qui la distingue du vrai peuple, c'est qu'elle est incapable de grandes passions, c'est qu'elle déteste le snobisme. Une salle ouvrière peut être bouleversée par un grand drame, qu'il soit de théâtre ou de cinéma. Une salle petite-bourgeoise résiste à l'émotion ; elle ne veut pas se laisser entraîner, dans le domaine du pathétique, au delà du baiser sur la bouche. Mais ces moments sont exceptionnels, on ne peut rester sur les cimes très longtemps, on y mourrait d'un excès d'oxygène. Et les petites choses, qui tiennent tant de place dans la vie, rassemblent ce que les grandes choses avaient séparé.

Je notai, en second lieu, que toutes les parties du programme de Mayol n'avaient pas obtenu le même succès. Ce programme se composait d'un poème patriotique, de la « Cabane Bambou », cette rengaine absurde et par là-même irrésistible, de chansons sentimentales, de chansons grivoises surtout. Le poème patriotique, consacré aux **Cols Bleus**, souleva des applaudissements d'estime, au vrai bien timides ; les chansons sentimentales ne provoquèrent pas beaucoup d'enthousiasme ; ce furent les chansons grivoises qui déchainèrent le tumulte. Chaque sous-entendu faisait jaillir les rires et l'on sait que les sous-entendus des chansons du « caf' conc' » ne sont pas difficile à entendre. Chaque geste faisait frémir de contentement mes voisins ; celui de gauche, un petit jeune homme à casquette, celui de droite, un vieux monsieur barbichu comme le Grand Lorrain lui-même.

Ces remarques en entraînèrent d'autres, que je veux livrer à mes lecteurs, parce qu'elles peuvent soulever des discussions intéressantes.

J'ai fréquenté les cinémas de quartier, les théâtres de la périphérie, les salles, les boîtes où, le samedi soir, s'entasse un peuple fatigué. J'ai vu les revues « à grand spectacle » où s'exhibent sans grâce de malheureuses filles aux bouches fanées, aux seins avachis, aux jambes molles ; j'ai vu les vaudevilles dont toute l'adresse est de réveiller dans le cœur de tout spectateur le voyeur qui y sommeille ; les vaudevilles où les femmes ne se montrent qu'en peignoir ou en pyjama, les hommes en caleçon, où tous les maris sont cocus, où les séducteurs portent encore la moustache chère aux cocottes de 1900.

AIT A BOBINO

Je sais comment on abrutit le prolétariat en le faisant rigoler. Mais je sais aussi qu'on n'obtient ce magnifique résultat qu'en flattant une tendance naturelle, un instinct profond.

Grâce à un certain nombre de penseurs courageux, grâce au docteur **Freud**, grâce au romancier **David-Herbert Lawrence**, pour ne citer que deux grands noms, nous sommes nettoyés d'un certain nombre de préjugés. On n'a plus le droit d'ignorer la vie sexuelle, on n'a plus le droit de méconnaître l'importance de la sexualité, parce qu'on ne se sent plus obligé de la mépriser. Or il faut reconnaître que le prolétariat français, depuis le Moyen-Age, manifeste une prédilection certaine pour une forme d'art bien déterminée : la chanson grivoise ; il faut reconnaître aussi que ce genre n'est pas mort. Qu'il se soit abâtardi, corrompu, qu'il soit devenu un vil instrument de propagande et d'abêtissement aux mains de la bourgeoisie, il faudrait être idiot pour le nier. Mais enfin, il vit ; il rapporte, plus que tout autre, de l'argent à ceux qui l'exploitent et, vous le savez, camarades, ce signe-là ne peut tromper. Lisez les **Chansons de métier** (1), recueillies par Paul Olivier, et vous serez édifiés. L'infidélité du mâle, la légèreté de la femelle, les roueries, les crasses de l'amour, voilà ce que le peuple a toujours célébré. C'est un fait qui n'est peut-être pas très agréable, mais c'est un fait, et nous devons en tenir compte.

J'aperçois, d'ailleurs, sous ces apparences, une grande force sociale qui peut travailler pour nous. Sous la farce se cache l'ironie, sous l'ironie l'esprit de révolte. Une foule éreintée, écrasée par une oppression que le capitalisme a portée à un maximum intolérable, quoiqu'en disent les orateurs radicaux-socialistes, ne peut s'exprimer pleinement que par un humour assez féroce. Le prolétariat se voit misérable et décrit sa misère ; de pauvres bougres sentent profondément la tristesse de leur condition. Et, parce qu'ils sont intelligents, parce qu'ils aspirent consciemment ou inconsciemment à l'émancipation, ils choisissent de rire. On ne peut pas pleurer toujours ; les larmes usent l'homme, tandis qu'une héroïque amertume le prépare au combat.

« Il faudrait à ces maîtres-là
des ouvriers faits à leur guise »,
chantent les papetiers au XVIII^e siècle. Et, plutôt que de se plier au caprice des patrons, ajoutent-ils :
« nous en irons dans la Provence ».

Ils s'en vont ; les « moulins » s'arrêtent ; les premiers grévistes obtiennent une première victoire. Comment s'attendre à ce que des gaillards de cette trempe usent leur énergie en sanglots ?

La force satirique du prolétariat, avant de s'exercer contre les oppresseurs, s'exerce tout simplement contre la vie. Avant de critiquer l'organisation sociale, le peuple aiguise ses dents sur le mariage, sur la famille, sur la vie sentimentale. Il n'a jamais voulu être dupe ; il ne découvrira que petit à petit la plus grande duperie, celle qui le fait dépendant toujours, misérable souvent. Il dénonce tous les boniments, mais il lui faut un certain

temps pour atteindre les boniments suprêmes, ceux qui courbaient les tisseurs anglais et français sous la « loi d'airain », ceux qui envoyèrent au charnier ouvriers et paysans en 1914.

Avant de faire de la critique, il fait de l'autocritique. Celle-ci prépare celle-là. Il voit ses défauts, ses ridicules, et il en rit, ce qui n'est pas un mauvais moyen de s'en délivrer. Il se voit ivrogne, il se voit paillard ; il n'a jamais pu être hypocrite.

« A la port' de l'enfer,
Trois cordonniers se présentent.
Demandent à parler
Au maître des ténèbres.
Le maître leur répond
D'un air tout en courroux :
— Me semble que l'enfer
N'est faite que pour vous. »

D'ailleurs les formes de la satire prolétarienne se superposent. La cadette s'ajoute à l'ainée. En face d'une classe profondément vaniteuse, qui ne peut garder sa force qu'à condition de mentir aux autres et à elle-même, qui porte la religion comme une cuirasse, se dresse une classe sincère. Les bourgeois se font professeurs d'optimisme, parce qu'ils vivent dans le tremblement. Le prolétariat s'accommode fort bien d'un pessimisme qui n'a rien de radical, qui n'a rien de désespéré, mais qui le garantit contre ses propres faiblesses en même temps qu'il le met en garde contre les crimes d'autrui.

Revenons à la chanson grivoise, à « Bobino », à Mayol. J'ai voulu montrer jusqu'où mes réflexions m'avaient conduit ; je veux dire maintenant comment elles m'ont ramené à mon point de départ. Ce qui provoquait l'enthousiasme d'un public de petits-bourgeois, de tout petits-bourgeois, aurait provoqué l'enthousiasme d'une salle ouvrière ; ce qui faisait rire les uns aurait fait rire les autres. Les chanteurs des rues sont des sous-Mayol, des disciples. Et les disciples obtiennent le succès de la même façon que le maître, pour les mêmes raisons. Ce n'était pas ce qu'il y avait de bourgeois en eux qui expliquait le plaisir des spectateurs de « Bobino ». Les vrais bourgeois, les purs bourgeois (je les connais) n'auraient accordé qu'un sourire aux grasses plaisanteries du Toulonnais ; ces messieurs préfèrent le sadisme plus ou moins délicat du boulevard, la pornographie reliée en veau, les imaginations couleur de fesse de MM. Dufrenne et Varna ; ces messieurs ne goûtent la gauloiserie qu'en petit comité, à la fin d'un bon déjeuner, entre deux affaires ; ces messieurs font la fine bouche ; ces messieurs ont quelques prétentions à la pudeur.

« L'amour, c'est des boniments. »
chante Mayol ; et la formule porte. Le peuple dit cela, lui aussi, mais, au fond, il ne le croit pas, s'il raille le mauvais amour, c'est pour purifier l'amour ; et les grandes passions sont plus nombreuses à Belleville et Ivry qu'à Neuilly ou à Nice. Nos banquiers, nos capitaines d'industrie, nos marchands et les intellectuels qui les servent se prétendent volontiers sentimentaux. On sait comment ils agissent, on sait quels sont les rapports des patrons et du « personnel féminin », on sait comment ils entretiennent, au flanc du prolétariat, la plaie hideuse de la prostitution.

Je revois les mains de Mayol, ces mains mignonnes et agiles, comme les mains de femmes qu'elles imitent si bien, trop bien, les mains qui tissaient autour du bon gros ventre d'invisibles élégances, des soies et des dentelles, tout cet attirail galant que nous croyions périmé et que la mode, sous nos yeux, reconstitue petit à petit. J'entends le rire du public, un rire qui n'avait rien de révolutionnaire, je vous le jure, et j'imagine un autre rire, la formidable explosion de l'ironie prolétarienne. Une explosion vengeresse.

Jean Luc.

(1) Eugène Fasquelle, éditeur, 1910.

Recueil très imparfait, gâché par une pudibonderie d'autant plus détestable qu'elle ne porte que sur les obscénités proprement dites. Le défaut le plus grave de cette compilation (on pouvait s'en douter) c'est qu'elle est soigneusement purgée de tout refrain révolutionnaire.

DU THÉÂTRE BOURGEOIS AU THÉÂTRE OUVRIER

Dans son état actuel, le théâtre ne satisfait personne.

Comment le public serait-il touché par le théâtre, art collectif par excellence, quand ceux qui le servent : auteurs, metteurs en scène, acteurs, font leur métier sans enthousiasme ?

Comment les ouvriers de cet art, qui vivent eux-mêmes un drame qu'on se garde bien de proposer à leur effort créateur, sinon pour le défigurer, animeraient-ils avec la foi nécessaire les fadaïses, les rêvasseries, les mensonges qu'on leur impose ?

Et pourquoi le théâtre éviterait-il la faillite qui atteint l'un après l'autre tous les organes de la vie sociale ?

Le miracle, paresseusement attendu, ne se produira pas.

On vit sur les formes théâtrales du siècle dernier, c'est-à-dire qu'on renonce à suivre le mouvement social.

Les drames sociaux qui se multiplient sans cesse, déconcertent ceux dont le métier est de rire en pensant à autre chose, et de pleurer sur de fausses misères.

Le théâtre veut « planer », malgré tout.

Il est aussi malsain, aussi nerveux, aussi désorienté que la Bourse elle-même. A ceci près qu'il joue un rôle de troisième plan.

Mais le plus grave est qu'il ne vit pas : il rêve !

La décomposition sociale va surprendre les tenants de l'art jusque dans leur tour d'ivoire. Eux qui souriaient au-dessus de la mêlée, eux qui se sont toujours refusé à voir les misères terrestres autrement que sous des faisceaux de lumière artificielle, sont assaillis par les miasmes.

Est-ce à dire qu'enfin ils vont comprendre ? Pas encore !

Ils veulent à tout prix voir autre chose que le réel compliqué, si différent de leur mesquine ou absurde conception de l'existence. Ils veulent se persuader que l'« Art » est immunisé contre les grandes maladies sociales. Ils veulent espérer que tout s'arrangera quand même, sans qu'ils aient rien à changer à leur petite vie.

Ils ne peuvent concevoir un ordre social différent de celui qui les entoure et les étouffe — qu'ils ne se donnent même pas la peine de comprendre et de juger.

La faillite inéluctable du système capitaliste les trouvera tout inquiets de leur nombril. Savent-ils qu'ils ne sont plus contemporains de Molière ? Se doutent-ils seulement qu'ils vivent en société ?

On peut se le demander.

Le mouvement dit « d'avant-garde » n'est plus qu'un souvenir. Les efforts qui, pour certains et dans certains cas, furent intéressants, ont été logiquement vains. Car devant les nécessités bourgeoises, seul un révolutionnaire ne capitule pas...

Les formules de soi-disant salut ne manquent pas. Les milieux de théâtre en sont sursaturés. Mais ce sont là d'aimables amusettes, auxquelles le régime pas plus que le théâtre n'ont rien à gagner ou à perdre. La bourgeoisie ne se soucie pas encore d'aider résolument son théâtre, valet stylé. Elle a assez à faire avec ses banquiers maladroits et autres entrepreneurs de pillage. Et d'ailleurs, la crise du théâtre n'atteint encore, en vérité, que les ouvriers de l'art — quantité négligeable. Ceci est insuffisant pour la déterminer à des mesures de sauvetage, qui au reste ne serviraient de rien. Et comme, automatiquement, ce qui reste du théâtre continue malgré tout à la servir, elle peut porter ailleurs son attention, prodiguer à d'autres institutions croulantes ses vains efforts.

Le théâtre bourgeois est donc gâteux. Comme disent les médecins, il est en « état de misère »...

Ces conjonctures sont favorables à la création d'un théâtre sain. Il ne faudrait pas cependant sous-estimer l'effort à produire, et croire imprudemment que l'agonie du théâtre bourgeois se poursuivra sans sursauts, et qu'il n'y a qu'à entrer dans la place démantibulée.

Il faut restituer au théâtre son caractère social. Il faut qu'il traduise non seulement le trouble social, mais encore ses causes, et ses remèdes nécessairement révolutionnaires.

Au lieu de se cacher prudemment, il doit s'affirmer et affirmer quelque chose. Il doit avoir le goût de la vie.

Seul vivra, le théâtre qui partira de l'homme d'aujourd'hui pour aboutir à l'homme de demain. Seul se développera le théâtre qui exprimera clairement l'espoir de l'humanité et la volonté de l'avant-garde agissante, qui se libérera de l'optimisme, de l'aveuglement et de la lâcheté en prenant part à la lutte.

Seul vaincra, le théâtre qui ne rêvera plus.

Ce théâtre, c'est le théâtre ouvrier.

Le théâtre ouvrier doit adopter toutes les formes d'activité spectaculaire sans exception. Il doit les utiliser en tenant compte de leurs possibilités propres, et sans se persuader trop complaisamment qu'il n'y a pas de « lois » du théâtre. Evidemment, son rôle est d'adapter chacune des formes aux nécessités de la propagande et de l'action révolutionnaires. Mais il y a des formes théâtrales qu'il n'est pas facile de plier à certaines nécessités tactiques rigides. Elles peuvent néanmoins s'adapter suffisamment au *sens général* de n'importe quelle situation politique, sans rien perdre de leurs moyens et, partant, de l'efficacité de leur collaboration. Il faut agiter les masses, mais il faut aussi les émouvoir, les convaincre. Le théâtre est plus apte à ce rôle.

Ce serait donc une grande maladresse et un non sens de le dépouiller de ses qualités essentielles ou de renoncer trop souvent à l'employer.

Incontestablement, l'art a un rôle propre à jouer dans la lutte des classes, loin de l'affaiblir ou de le défigurer, nous devons au contraire le renforcer au maximum. Et ce renforcement ne consiste pas toujours à faire hurler les acteurs, ou à en multiplier le nombre...

Quand on aura fait du théâtre ouvrier l'instrument solide et souple qu'il doit être, il sera facile alors d'imprimer à son action un sens de plus en plus conforme aux nécessités historiques.

Il existe dans le théâtre des éléments propres à cet art et qui ne sont pas l'apanage de la bourgeoisie, mais qu'elle a parfaitement su développer et utiliser. Il serait insensé de priver purement et simplement le mouvement révolutionnaire de cet appoint précieux, sous prétexte que la bourgeoisie s'en sert elle-même. C'est à l'aide de ses propres armes — et des meilleures — que nous contrebattons son influence.

Et qu'on ne vienne pas nous parler du manque de temps : la patience et la prévoyance ne sont pas des défauts révolutionnaires.

Un public ouvrier veut être délassé, mais il veut aussi communier dans une grande passion politique. Or, c'est l'enthousiasme collectif qui fortifie la volonté collective.

La salle ouvrière attire le besoin de délassement, d'har-

monie prolétarienne, en même temps que celui de l'action et de la communion des travailleurs. Elle détermine la solidarité, imprègne la collectivité d'une velléité unique. Elle pénètre, elle marque l'individu — quelquefois à son insu — et lui fait emporter une impression durable qui l'aidera à mieux comprendre par la suite les mots d'ordre révolutionnaires.

Elle transforme lentement la psychologie du prolétaire. Ses exigences ne suffisent pas à dénier au « lieu théâtral » traditionnel son importance. Il faut l'employer au maximum, et rationnellement, et ne point se laisser rebuter par les difficultés.

Des démonstrations directes extra-scéniques, s'adressant à des auditoires plus ou moins convaincus, avec des moyens, des mots purement politiques, et tendant à créer une psychose avec la bonne volonté des spectateurs, il nous paraît que ce n'est pas à cela que l'on doit limiter ses efforts. Le théâtre proprement dit a une action plus lente, certes, mais plus profonde. Plus vaste aussi, car il peut toucher sûrement, sans distinction, l'ensemble des travailleurs à cote bleue ou à faux-col, organisés ou non, sympathisants ou hostiles.

Il n'est pas fait pour les militants. Il est d'autant plus efficace qu'il milite lui-même *sans en avoir l'air*, et qu'ainsi il renverse les résistances que tant de prolétaires opposent à l'organisation déclarée, au militant catégorique, au mot d'ordre dépouillé.

Combien d'hésitants ou d'indifférents ne sont-ils pas entraînés insensiblement par le théâtre bourgeois (précisé-

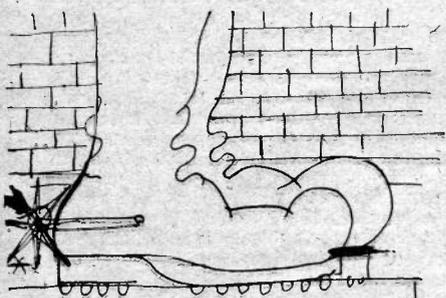
ment parce qu'ils ne se rendent pas compte de l'entraînement qu'ils subissent) et qui auraient refusé cet avantage à l'éloquent propagandiste réactionnaire qui se serait froidement présenté à eux...

Qu'il soit révolutionnaire ou conservateur, le théâtre ne peut militer que grâce à sa qualité technique. Quant à la théorie complaisante de l'art qui naît tout seul parce que prolétarien, et de la qualité qui s'improvise avec la foi, les événements se chargent chaque jour d'y répondre. Cependant, il faut considérer que la forme « théâtre proprement dit » n'est pas non plus suffisante, même sous les espèces engageantes de spectacles intégralement révolutionnaires. Le spectacle théâtral proprement dit, et le spectacle volant d'agitation (ou théâtre des blouses bleues) se complètent. Ils sont tous deux aussi nécessaires au mouvement.

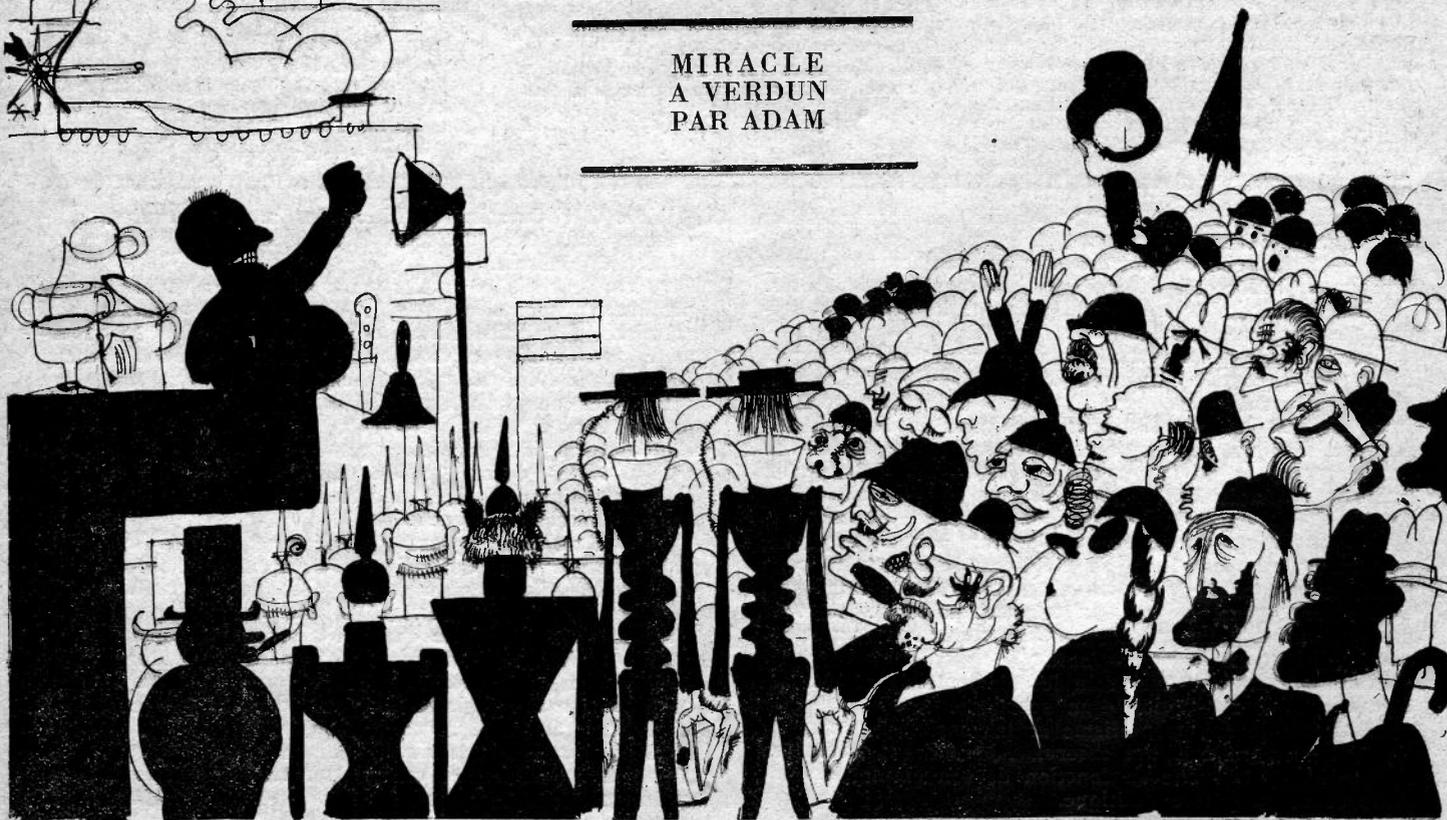
Par la représentation vivante et détaillée des faits et des idées, et par l'illustration dramatique de l'influence des uns sur les autres, le théâtre doit *suggérer* les solutions révolutionnaires. Il prépare et il complète la tâche même du militant. Les blouses bleues doivent en raccourci, plus schématiquement, *imposer* à l'esprit les mots d'ordre, propager les formules et la semence d'action, utiliser les réactions des masses et secouer leur apathie, en relation et quotidiennement avec les faits quotidiens. Elles font œuvre plus *directement* militante.

L'une et l'autre de ces formes sont chez nous en gestation, le mouvement du théâtre ouvrier français est en retard. Il ne faut pas que, dans la hâte, il fasse un faux pas.

Le rôle de ceux qui veulent travailler à l'édification d'un art dramatique de classe est lourd. Ils sont peu nombreux? Ce n'est pas grave s'ils savent non seulement où ils veulent aller, mais aussi quels chemins prendre, ce qu'ils veulent faire, et comment le faire.

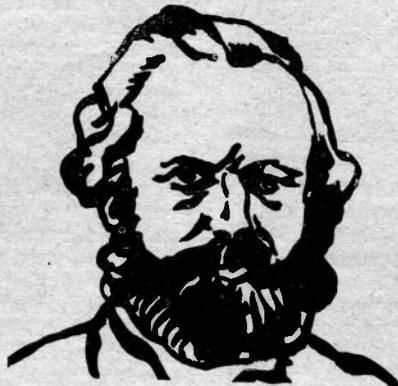


MIRACLE
A VERDUN
PAR ADAM



MARX ET LA CRÉATION ARTISTIQUE

Pour l'art, on sait que des périodes de floraison déterminées ne sont nullement en rapport avec le développement général de la société, ni par conséquent avec la base matérielle, l'ossature, en quelque sorte, de son organisation. Par exemple, les Grecs comparés aux modernes, ou encore Shakespeare. En ce qui concerne certains genres de l'art, par exemple, l'épopée, il est admis qu'ils ne peuvent jamais se produire dans leur forme classique, faisant époque dans le monde, dès que la production artistique comme telle apparaît; c'est-à-dire qu'à l'intérieur du domaine de l'art lui-même, certaines de ses manifestations importantes ne sont possibles qu'à un degré inférieur de l'évolution de l'art. Si cela est vrai, du rapport des différents genres de l'art à l'intérieur du domaine de l'art lui-même, il devient moins surprenant qu'il en soit de même du rapport du domaine de l'art tout entier avec le développement général de la société. La difficulté ne consiste que dans la formulation générale de ces contradictions. Dès qu'on les spécifie, elles s'expliquent. Prenons, par exemple, le rapport de l'art grec et puis de l'art de Shakespeare avec le temps présent. La mythologie grecque, on le sait, n'était pas seulement l'arsenal de l'art grec, mais sa terre nourricière. La conception de la nature et des relations sociales, qui est au fond de l'imagination grecque et partant de l'art grec, est-elle compatible avec les machines automatiques, les chemins de fer, les locomotives et le télégraphe électrique? Qu'est-ce que Vulcain auprès de Roberts et C^o, Jupiter auprès du paratonnerre et Hermès auprès du Crédit mobilier? Toute mythologie dompte et domine et façonne les forces de la nature dans l'imagination et par l'imagina-



tion et disparaît donc lorsqu'on parvient à les dominer réellement. Que devient Fama au regard de « Printing house square » (1). L'art grec suppose la mythologie grecque, c'est-à-dire la nature et la société elle-même façonnées déjà d'une manière inconsciemment artistique, par la fantaisie populaire. Ce sont là ses matériaux. Non pas une mythologie quelconque, non pas une transformation inconsciemment artistique quelconque de la nature (cette dernière comprenant ici tout ce qui est objet, donc aussi la société). La mythologie égyptienne n'eût jamais pu fournir le sol ou le sein maternel pour enfanter l'art grec. Mais en tout cas, il fallait une mythologie. En aucun cas, l'art grec ne pouvait éclore dans une société qui excluait tout rapport mythologique avec la nature, qui demande à l'ar-

(1) L'imprimerie du journal « Le Temps ».

tiste une imagination ne s'appuyant pas sur la mythologie.

A un autre point de vue, Achille est-il possible, lorsqu'apparaissent la poudre et le plomb? Ou toute l'Iliade est-elle compatible avec la machine à imprimer? Est-ce que les chants et légendes et la Muse ne disparaissent pas nécessairement devant la barre du typographe, est-ce que les conditions nécessaires de la poésie épique ne s'évanouissent pas?

La chose difficile n'est pas de comprendre que l'art grec et l'épopée soient liées à certaines formes du développement social, mais de comprendre qu'ils puissent encore nous procurer des joissances esthétiques et soient considérés à certains égards comme norme et comme modèle inaccessibles.

Un homme ne peut pas redevenir un enfant sans tomber en enfance. Mais ne se réjouit-il pas de la naïveté de l'enfant, et ne doit-il pas lui-même aspirer à reproduire, à un niveau plus élevé, la sincérité de l'enfant; est-ce que, dans la nature enfantine, le caractère propre de chaque époque ne revit pas dans sa vérité naturelle? Pourquoi l'enfance sociale de l'humanité, au plus beau de son épanouissement, n'exercerait-elle pas, comme une phase à jamais disparue, un éternel attrait? Il y a des enfants mal élevés et des enfants vieillots. Beaucoup de nations anciennes appartiennent à cette catégorie. Les Grecs étaient des enfants normaux. Le charme que nous trouvons à leur art n'est pas en contradiction avec le caractère primitif de la société où cet art a poussé. Il est plutôt le produit de celle-ci; il est plutôt lié indissolublement à ce fait que les conditions sociales inachevées où il est né, et où seul il pouvait naître, ne pourraient jamais plus revenir.

Telle est la raison d'être des études qui paraîtront ici et qui porteront généralement sur les points suivants :

A. — Recherche des formes d'expression les plus aptes à propager l'idée et à déterminer l'action révolutionnaires.

Substitution de la notion collective à la notion individualiste, sans rupture brutale.

Connaissance des diverses phases du mouvement jusqu'à sa fin, et en fonction de cette fin : le théâtre prolétarien.

B. — Poursuivre la « qualification » du théâtre ouvrier, sans négliger les perspectives immédiates de lutte. Utiliser tout l'acquis technique du théâtre, en se tenant en garde contre la déviation toujours à craindre lorsqu'on atteint un certain degré de perfection où l'interprétation se transforme de moyen en but, de contenant en contenu.

Ne pas fatiguer le public prolétarien par un excès ou une mauvaise répartition de l'élément uniquement politique, sans cependant jamais abandonner le terrain politique. (Une scène, un tableau crûment politiques ne sont pas toujours les plus efficaces. *Mais un seul moment scénique apolitique est au moins inutile.*)

Doser et combiner avec soin les éléments de récréation, d'éducation et d'agitation d'un spectacle.

Combattre le sentimentalisme et la sensiblerie auxquels le théâtre est aujourd'hui asservi. Apprendre à composer et à critiquer un texte en fonction de son emploi dramatique et de sa portée politique.

Aider à l'éducation politique des artistes ouvriers eux-mêmes, sans faire de cette tâche une partie distincte de l'activité générale.

Porter le théâtre ouvrier partout où se rencontrent des prolétaires, même au sein d'organisations hostiles aux solutions révolutionnaires, en choisissant dans le répertoire (non établi pour les besoins de cette activité particulière) les œuvres les plus susceptibles d'y être efficaces.

Engager une campagne de propagande et de recrutement pour le théâtre ouvrier, et une campagne pour l'amélioration des conditions matérielles du travail (textes, scènes, salles, décors, publicité, etc.).

Ces améliorations sont nécessaires pour donner toute sa valeur au théâtre ouvrier.

Le théâtre ouvrier sera qualifié en raison de sa portée politique pratique. Celle-ci sera d'autant plus efficace que les moyens d'expression seront plus perfectionnés. Il ne sera un propagandiste irrésistible, un levier puissant d'action révolutionnaire que s'il associe le combat permanent pour la libération du prolétariat, à l'effort artistique.

Ainsi, on arrachera au théâtre bourgeois les masses qu'il tient sous son influence; on aidera le public ouvrier à se débarrasser de la conception bourgeoise du théâtre; on l'amènera à découvrir et à aimer le contenu politique d'une œuvre d'art, et on l'entraînera vers le sentiment et les solutions de classe.

ROGER LEGRIS.

LITTÉRATURE MIXTE

« Les Rois du Jour », c'est la dernière collection littéraire de la Nouvelle Revue Française. Les Rois du Jour, ce sont les Grands Magasins, les Compagnies de Navigation, etc... bref, le gros commerce et l'industrie lourde. J'ai dit une collection littéraire. En effet, mais, sans doute... qu'on l'avoue : c'est de la publicité romancée par des écrivains réputés. Idée géniale : qui rapporte au commanditaire (la publicité déguisée est la plus efficace), à l'éditeur (dont les frais sont payés), à l'auteur (qui ne doit pas vendre sa prose à bon marché), et que l'on fait payer à l'innocent public.

Qui veut acheter pour 12 ou 15 francs deux cents pages de réclame ?

Ont paru successivement :

Le Printemps, par Pierre MAC-ORLAN !

Flèche d'Orient, par PAUL MORAND.

Wagon-Lit, par J. KESSEL.

Appréciez comme il se doit ce dernier ouvrage :

« Le train roule le long du quai. Wagons de tout calibre, de tout âge, wagons écopés de la guerre civile, ils défilent tristement, humblement, quand, tout à coup, parmi eux, jaillit une voiture qui, par contraste, semblait vernie, laquée, royale. Et, sur ses flancs une pancarte : Paris-Riga. Alors, moi-même, je fus ému au plus profond. De cette pauvre gare, de cette ville en veilleuse, de ce pays encore informe, le wagon qui était là, portait le voyageur entre ses parois de velours, sans un changement, d'une seule haleine, vers l'autre ville, la merveilleuse, celle que, dans cette nuit blanche, j'avais tant aimée. C'était vraiment un miracle, et ils avaient raison, les pauvres gens qui contemplaient avec extase le wagon-lit.

J'en jouissais comme un enfant comblé pour la première fois dans ses désirs. Je m'étendais sur la couchette pelucheuse, je disposais mes bagages légers dans le vaste filet, je m'asseyais dans le fauteuil qui fait face à la table, j'ouvrais le cabinet de toilette.

Je regardais à peine le paysage à travers la vitre, contre laquelle crépitait une pluie d'automne. Le miracle était à l'intérieur, dans cette boîte close, vernie et capitonnée et dans les battements de mon cœur fondus aux halètements de la bête métallique qui m'emportait, m'emportait... »

Sans autres commentaires.

CAMARADES, ABONNEZ-VOUS.

L'abonnement d'un an ne coûte que dix francs et se trouve remboursé par un des livres indiqués ci-dessous.

FAITES-VOUS DES ABONNÉS

Vous pourrez choisir entre 1 livre pour 5 abonnés, 6 numéros de la *Revue Marxiste* pour 12 abonnés, les 5 volumes de *l'Histoire des luttes des Classes*, de Max Beer pour 30 abonnés.

LES DISQUES

Si la critique des disques fait figure de parente pauvre auprès des autres critiques, c'est que, jusqu'à présent, le phono n'a jamais été considéré comme un moyen de production artistique, ni les disques comme des œuvres d'art. Et la critique des disques semble souvent n'être qu'un embryon, un avorton de critique musical. D'autant plus que des gens parfaitement ignares en la matière écrivent de-ci de-là, sur les disques, parce qu'ils sont amis d'un rédacteur en chef ou pour recevoir les meilleurs enregistrements du mois; c'est avec ceux-là qu'on apprend comment le nom de « critique » peut s'appliquer à une simple nomenclature.

Ayant toujours considéré le microphone comme une caméra pour les sons, nous pensons d'ailleurs que le disque pourrait fort bien être œuvre d'art. On pourrait faire des films sans images où il y aurait des travellings, des enchainés, des surimpressions, du ralenti ainsi qu'au cinéma. Le phono n'a jamais profité de cette prodigieuse faculté de transformation et d'adaptation des sons en général pour créer des œuvres d'art, et il s'est toujours, jusqu'à présent, cantonné dans la reproduction pure et simple de cet infime domaine sonore que sont la musique et la voix. Ceux qui ont vu le Chemin de la Vie et qui se souviennent de la merveilleuse musique de l'aurore au long du chemin de fer comprendront les ressources de cet art phonographique qu'on attend encore.

Dans les catalogues des éditeurs, on ne trouve, en fait, que de la musique, du chant et de la diction. Mais quelle musique, et quelles voix ! Nous avons sous les yeux la liste des disques parue en octobre. Il y en a exactement neuf cent vingt-neuf. Là-dessus, une quinzaine environ sont très bons, parmi lesquels trois ou quatre sont des chefs-d'œuvre ou tout au moins sont particulièrement intéressants. Le reste comprend d'abord le choix mensuel d'airs d'opéras et d'opéras-comiques toujours les mêmes, qu'on enregistre inlassablement pour la vingtième ou trentième fois, puis le fatras innombrable des chansons et des danses, où la banalité des œuvres le dispute à la nullité des interprétations. Il n'y a pas un seul disque de folklore, même français, naturellement.

Les éditeurs, partagés entre le souci d'attirer un public nombreux et le désir de satisfaire les mélomanes avertis, sortent ainsi chaque mois, pour ceux-ci, quelques disques de qualité, et pour le « gros public » du tout-venant. C'est la même chose qu'au théâtre et au cinéma, où dans la presse : le public est bête, paraît-il, le public veut et ou ça, et on monte presse, le cinéma, le théâtre adultérin, les disques idiots et la T. S. F. contrôlée.

Nous, nous allons choisir. Nous critiquerons pour vous les disques remarquables, bons et mauvais; vous nous signalerez les disques que vous aurez jugé dignes d'intérêt. Cette rubrique est donc ouverte à tous.

MICHEL LORIN.

(1) Walther Ruttmann a composé un « Week-End », film sans images, que je n'ai pas entendu et dont on dit le plus grand bien. Il a été enregistré sur trois disques, mais nous ne savons s'ils sont dans le commerce.

Le Matérialisme Militant : PLEKHANOV.
Ludwig Feuerbach : ENGELS.
Poèmes révolutionnaires : ALEXANDRE POUCHKINE.
Les hommes du 1905 russe : MICHEL MATVEEV.
Ça, c'est du cinéma : GEORGES ALTMAN.
Le Nuage dans le pantalon : WLADIMIR MAIAKOWSKI

La Ruelle de Moscou : ILYA EHRENBURG.
Lenine à Paris : ALINE.
Copains : CHPILEWSKI.
Paradis américain : EGON ERWIN KIRSCH.
Le Rosier : HERMYNIA ZUR MULHEN.
Un Notaire Espagnol en Russie : DIEGO HIDALGO.

NOTES LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

Le pain quotidien

Ce que le travailleur constate à la lecture de ce livre, c'est son ton authentique ; il perçoit sur chacun des personnages de Poulaille fixer un nom, il n'a pour cela qu'à observer les camarades qui l'entourent.

Ce livre commence sur une note triste : Magneux, charpentier, est tombé d'un échafaudage. Le blessé arrive dans un fiacre, soutenu par deux camarades, l'émoi de Loulou, son fils, à cette vue, la curiosité des locaux, l'affolement et la grande douleur de Mme Magneux, les premières réactions de l'accidenté, tout cela vous prend, vous émeut par son réalisme.

Poulaille parle du tacheronnat au passé, alors que cette catégorie d'inconscients existe encore. Il écrit avec raison que le tacheronnat entraîne à la malfaçon, à l'assomage du travail, qu'à travailler vite et mal on perd la main.

Il parle aussi du compagnonnage à propos d'une discorde entre Magneux et son frère. Le compagnonnage a permis à Magneux de beaucoup voyager, tant en France qu'à l'étranger.

Il faut dire que les sociétés compagnonniques, grâce à leurs mères (restaurants, hôtels) qui hébergeaient, nourrissaient à crédit et procuraient du travail à leurs sociétaires, facilitaient ces randonnées, permettaient aux ouvriers du tour de France de se perfectionner. Dans la charpente, il existait les disciples du Père Soubise, appelés : soubises ou loups et les disciples du père Salomon appelés : chiens ou ehens. Ces deux sectes formaient des compagnons renommés par des cours de trait et en faisant tailler à une échelle réduite de véritables chefs-d'œuvre. Étaient appelés renards ceux qui ne faisaient pas partie d'une de ces sociétés. Si ces sectes ont donné naissance à des brouilles de famille, dans les chantiers, elles créaient de l'animosité, aussi tels chantiers étaient-ils composés de loups, tels autres de chiens, les renards n'étaient bien vus ni des uns ni des autres. N'a-t-on pas vu des compagnons au devoir changer de table si à celle-ci venait s'attabler un renard. Ces groupements existent encore, il y a même quelques-uns de leurs adhérents qui font leur tour de France. Il y a une quarantaine d'années, le compagnonnage n'était pas dépourvu de sens social et il doit être à mon avis considéré comme annonciateur de formes d'associations plus concrètes où les rites comme le port de boucles d'oreilles, de la canne, du compas et de la sautoir dans la petite poche de côté, les idioties de l'examen, et les gestes de reconnaissance ressemblant à ceux des francs-maçons ont disparu.

Magneux est une nature droite et saine, il est animé d'un esprit combatif et doué d'un sens politique assez juste.

L'amour de son métier l'entraîne à dessiner chez lui, le soir. Beaucoup de jeunes camarades font encore de même, travaillant ainsi un nombre incalculable d'heures pour l'amour de la recherche, sans ambition. Plus tard quand ils connaîtront leur métier à fond, qu'ils ne gagneront, malgré leurs capacités, que maigrement leur pitance, ils se diront : à qui sert mon savoir ? à qui rapporte-t-il ? Et ils conclueront : à mon patron !

Magneux a aussi des défauts : il ne cherche pas à communiquer son idéal à sa femme, il est autoritaire, sa compagne n'ose pas le contredire et son fils a peur de lui. Il y a là contradiction entre la théorie et son application, contradiction fréquente chez les révolutionnaires, car le socialiste conscient doit éduquer sa femme patiemment et progressivement et la considérer sur un pied d'égalité.

Mme Magneux est sympathique. Loulou est un enfant dissipé mais plein de vie et à travers eux c'est quelques années d'avant-guerre que nous revivons.

Parmi les bons passages du livre, citons le déménagement, la réunion électorale, etc. Mais surtout avec la grève que le titre du livre se trouve justifié. Sur beaucoup de tables, en effet, le pain seul compose le repas. Magneux si exigeant d'habitude se contente du menu plus que frugal. Loulou se demande pourquoi son père ne travaille pas alors qu'il est en bonne santé. La grève échoue, le livre se termine sur cette note vraie mais trop pessimiste.

On a beaucoup critiqué ce livre, on a reproché à l'auteur de l'avoir mal écrit, bâclé. On lui a dit aussi qu'un ouvrier n'est pas satisfait de son travail, qu'il ne l'admire pas une fois accompli ; je ne partage pas la première critique, j'ai trouvé cet ouvrage facile à lire et pouvant être compris de tous, ni la seconde car bien que l'on sache que la charpente d'un bâtiment rapporte X. francs au patron et qu'elle abriterait des bourgeois, on est fier de sa tâche.

Pour conclure, nous posons quelques questions à Poulaille : Est-ce qu'un charpentier a quelque chose à glaner dans son livre ? Sa propre misère incite-t-elle l'ouvrier à en sortir ? Comprend-il qu'il est un déshérité, un exploité ? Pour ma part, je pense que ce livre peut être lu avec profit par des camarades ne connaissant pas la vie des ouvriers : les employés, les paysans par exemple.

Une opposition des salariés et des exploités eût à mon sens plus contribué à éveiller l'esprit de révolte.

UN CHARPENTIER.

CAMARADES

Vous lirez, dans le deuxième numéro de *Masses*, des notes politiques, littéraires, artistiques, le compte rendu des travaux du Groupe d'Etudes Sociales, les documents nouveaux versés au Dossier des Trahisons bourgeoises, des correspondances ouvrières, une étude sur les partis prolétariens allemands, une étude sur la crise, etc., etc.

Vous lirez le troisième numéro de *Masses* consacré à Karl Marx (cinquantenaire de la mort de Marx) et au marxisme.

UN CANAL UNISSANT DEUX MONDES

Le canal de Panama, long de 82 km, a été construit en 9 années ; pour celui de Suez qui mesure 164 km., il a fallu 10 ans. Par contre, pour la communication entre la mer Blanche et la mer Baltique, il faut construire un canal de 226 km. de longueur, et ce travail ne demandera guère qu'une année.

Ce canal unira deux mondes essentiellement différents : la mer Baltique, très fréquentée, qui, avec ses vieilles villes et son ancienne culture, est un centre européen, et la mer Blanche, isolée dans son abandon polaire, avec ses côtes mi-désertes.

Leningrad est l'une des extrémités, et la petite ville Soroka l'autre.

Le chemin qui les relie compte à vol d'oiseau près de 600 km., remonte la Néva et l'immense lac de Ladoga, traverse le fleuve SWIR et le lac d'Onega, puis une multitude de petits lacs et de nouveaux tronçons de canal, le long d'interminables forêts nordiques, pour aboutir au golfe d'Onega.

Cependant, contrairement aux immenses canaux, avec lesquels l'Union soviétique compare sa nouvelle entreprise, cette voie navale de la mer Baltique à la mer Blanche présente un intérêt plutôt national qu'international. En effet, c'est le bois, les minéraux, ainsi que le charbon et le poisson soviétiques qui arriveront par ce chemin du nord: ils donneront à Lenin-

grad un nouvel essor et, en dehors des bateaux arborant le drapeau rouge, cette nouvelle voie ne sera utilisée que par quelques rares navires étrangers qui transportent occasionnellement une cargaison de ou pour Arkhangelsk. Néanmoins, cette voie est pour l'Union soviétique de toute importance, car elle lui ouvre l'accès d'un pays riche et à peine exploré : la Carélie, pour laquelle déjà, au moyen-âge, des marchands et des pirates ont fait ce long chemin à travers lacs et forêts.

Le travail a été difficile et les dépenses élevées. Il a fallu tout d'abord créer des chemins dans un pays sans routes, déboiser les forêts, transporter les matériaux. On a dû construire des barrages immenses pour élever le niveau des lacs, pour que les transatlantiques puissent y naviguer. Dans d'autres endroits, il a fallu draguer et creuser, il a fallu édifier toute une série d'écluses, car il existait une dénivellation de 75 m. entre la ligne de partage des eaux et les deux mers. Il a fallu détourner les rapides et se frayer un chemin à travers d'énormes masses rocheuses.

On obtient une juste image de l'importance de cette œuvre et de la vitesse de son accomplissement, lorsque l'on apprend que la digue colossale de Dniepr a demandé moins de millions de mètres cubes remués que le canal en question.

La voie navigable sur laquelle on travaille encore cet hiver pourra être ouverte au trafic dès le dégel.

La fusillade de Genève

Cette terrible journée du 9 novembre ne s'effacera pas de notre mémoire. Ce qui n'a été pour certains qu'un fait-divers important de la rue, a, pour nous, une signification et une valeur historique. Nous croyons inutile de relater ici les faits. Ils sont connus de tous. La presse en a donné les interprétations les plus diverses, d'où jaillit la vérité : les autorités civiles et militaires de Genève sont entièrement responsables du sang versé. Il était facile d'accuser le député socialiste Léon Nicole d'avoir dirigé un mouvement insurrectionnel, les officiers coupables se mettant ainsi dans le cas de légitime défense contre une action révolutionnaire. Ce serait là le seul argument possible des autorités genevoises s'il y avait eu réellement émeute ; mais qui peut croire que les manifestants du 9 novembre avaient préparé une révolution, alors qu'ils étaient sans armes ? Ils ne s'étaient évidemment pas « préparés » ces hommes et ces femmes venus, poings nus, pour crier justice et défendre la politique courageuse de leurs chefs.

Cette manifestation fut un véritable exemple d'unité, l'expression d'une force avec laquelle il faut compter. Pour lutter contre elle, des militaires incapables abusèrent de l'innocence de jeunes soldats inexpérimentés et craintifs. Quelques sévètements : treize morts, soixante-cinq blessés ! Stupeur, indignation, révolte devant l'acte sanglant et inexusable ! Comme on se sent étroitement lié à cette foule vivante, consciente de ses droits, unie dans une même volonté d'affranchissement, et lâchement fusillée.

Les troupes de Genève manifestèrent leur solidarité, le 12 novembre, lors de la prestation du serment de fidélité dans la cour de la caserne. Des centaines de soldats refusèrent de prêter serment devant le colonel commandant la Place, personnellement responsable des événements du 9. Enfermés dans le Palais des Expositions, les mutins chantèrent l'« Internationale », faisant écho à la foule houleuse de la rue. Cette fraternisation spontanée est émouvante par sa profonde signification. Nous voyons que dans les luttes douloureuses les hommes de cœur se trouvent, et savent agir. Faisons-nous confiance les uns les autres, frères inconnus. Que chacun de nous porte les autres en soi, et le Proletariat triomphera.

Maurice SIMONY.

Notre avance pacifique au Maroc

Mme Paule Herfort, envoyé spécial d'Excelsior à la guerre du Maroc, raconte avec une maladresse instructive :

Voici ce qu'on peut lire dans ce journal, à la date du 23 novembre :

« Les bureaux des Affaires indigènes, dirigés par des officiers de grande classe, ont, par leurs moyens habituels, préparé les soumissions qui vont se produire. »

Voyons ces moyens : « La marche des troupes se règle ainsi : d'abord les partisans, encadrés de nos officiers des Affaires Indigènes, puis les supplétifs : goumiers et mokhaznis,

et enfin les troupes régulières : tirailleurs marocains, légion étrangère, infanterie coloniale, spahis.

Les partisans qui essuient le premier choc sont tout simplement des indigènes civils volontaires ou réquisitionnés pour faire le baroud (coup de feu). Ils sont recrutés parmi les derniers soumis. C'est ainsi que sont les hommes du Tafilalet, les Filaliens, qui partiront dans quelques jours pour ouvrir le passage à nos troupes.

Dès leur soumission, ils savent, d'ailleurs qu'un jour ils prendront le fusil pour aller plus loin. C'est une façon de leur demander une sorte de service militaire rétribué. De plus, n'ayant aucun engagement envers eux, en cas de mort, le protectorat donne simplement mille francs à la famille. »

Et ainsi de suite : « entraînés par l'appât du butin... ce sont des soldats mercenaires sans retraites... Certaines personnes s'imaginent encore que la civilisation apporte aux indigènes des lois morales ou des lois sociales !

Après ce « côté noir » de l'affaire, voici le « côté blanc » : « Ce soir, je dîne à la popote avec les officiers.

J'ai la surprise de constater que leur table est dressée avec élégance et bon goût.

— C'est notre seule satisfaction dans le bled, d'avoir une table aussi bonne et aussi belle que possible. Nous avons ainsi l'illusion de vivre en pays civilisé.

Dans un bar américain, des officiers qui se préparent à repartir avec leurs hommes — ils viennent du plateau des Lacs — pour les prochaines avancées, racontent des histoires joyeuses.

Plus loin, dans un dancéing, d'autres militaires glissent des valses sur des airs hawaïens. »

« On n'admira jamais assez en France, le courage tranquille des officiers, sous-officiers et soldats du bled, qui vivent retirés de tous, dans l'insécurité et le danger, au service du pays. »

De quel pays ? — Voici ce qu'on a fait du Tafilalet : « Nous pénétrons dans la palmeraie en faisant des bonds inquiétants pour notre vie et pour le moteur (!)

Est-ce donc cela ce Tafilalet d'histoire que pendant tant de longues années nous avons convoité ?

Une palmeraie pauvre, malade, avec des palmiers dénudés ressemblant davantage à des plumeaux relégués pour usure qu'à des arbres vivants.

Mais, tout de suite, l'explication de cette pauvreté m'apparaît.

Lorsque, en 1918, le général de Poeymirau dut faire évacuer le Tafilalet, il décida de supprimer l'eau dans la palmeraie, afin d'amener plus rapidement les insoumis à résipiscence. »

Admirez notre « avance pacifique » !

BOUR.

NOTRE TRIBUNE LIBRE

On trouvera ici : 1° Des articles posant les problèmes révolutionnaires ;
2° Des lettres relatives à l'action même de MASSES.

Bien entendu, nous demandons à nos lecteurs de nous écrire. Toutes les tendances du mouvement ouvrier pourront s'exprimer. Nous attachons la plus grande importance à la Tribune Libre. Elle doit donner à notre revue du mouvement, de la vie ; elle doit nous permettre d'entrer en contact avec notre public, elle doit permettre à notre public de prendre part à notre effort.

N. D. L. R.

A propos de la crise générale du capitalisme

En décembre 1930, l'économiste J. M. Keynes constatait « que le monde a commencé à se rendre compte que nous vivons cette année sous le signe d'une des plus grandes catastrophes économiques des temps modernes ».

Mais cette catastrophe a pris une telle ampleur depuis cette date que l'attitude de la grande presse bourgeoise nous donne l'impression que la classe qu'elle représente se croit à la veille d'un nouvel an 1.000 ! Nous lisons par exemple dans le journal *Le Capital* : « S'il ne parvient pas à mettre l'ordre dans le chaos actuel, le régime capitaliste est menacé dans son existence même ». *La Journée Industrielle* parle de « la vieille Europe qui vacille à chaque instant à la recherche de son équilibre ». M. Léon Chavenon, directeur de *l'Information* écrivait en mai dernier : « Mais voici que le fruit des erreurs et des fautes a mûri : le capitalisme qui s'était chargé d'assurer l'économie générale du monde, de pourvoir à la création, à la répartition des richesses, se révèle inférieur à la tâche ». Cet aveu ou plutôt ce *mea culpa* vaudra certainement l'absolution à M. Chavenon à son entrée au « paradis rouge », bien que ce qu'il révèle soit « des signes du temps que ni les manteaux de pourpre ni les frocs noirs ne sont à même de cacher ».

Cependant il nous a déjà été donné d'entendre parler de la mort du capitalisme, du capitalisme moribond, en agonie ou pourrissant. Cela est tout simplement ridicule, c'est retomber dans l'idéologie bourgeoise qui compare la société actuelle à un organisme humain.

Voici un exemple de ce genre d'explication macabre : « Ce n'est plus un capitalisme mourant, mais un capitalisme se trouvant déjà dans la période de l'agonie et qui a perdu la sixième partie du globe, une partie considérable de son territoire ancien au profit de son fossoyeur, le prolétariat. Mais à l'intérieur du capitalisme s'aggravent rapidement les contradictions propres au capitalisme, le menant en droite ligne à une nouvelle catastrophe... ». Nous avouons ne pas voir la différence et même l'opposition notée (1) entre un capitalisme mourant et un capitalisme déjà en agonie. Par contre nous concevons aisément qu'un tel capitalisme en agonie aille « en droite ligne vers une nouvelle catastrophe ». Mais si on déclare que cette catastrophe — qui ne peut être que la mort — doit être le résultat de la rapide aggravation des contradictions intérieures du capitalisme, on confère bien au prolétariat un rôle de fossoyeur, mais seulement au sens littéral de ce mot.

Or, le terme fossoyeur employé par Marx dans son *Manifeste* ne trouve pas son explication dans le Larousse, mais dans le *Manifeste* lui-même. Là, Marx écrit (p. 30) :

« ... le développement de la grande industrie sape, sous les pieds de la bourgeoisie, le terrain même sur lequel elle a établi son système de production et d'appropriation. Avant tout, la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs. Sa chute et la victoire du prolétariat sont également inévitables. »

Marx parle donc bien de la chute de la bourgeoisie et non de sa mort. D'ailleurs, p. 27, Marx dit plus explicitement : « Mais la bourgeoisie n'a pas seulement forgé les armes qui la mettront à mort ; elle a produit les hommes qui manieront ces armes, les ouvriers modernes, les prolétaires ». Encore une fois il y a une différence entre mourir et être mis à mort. La

différence est la même que celle qui existe entre le matérialisme dialectique et le matérialisme vulgaire mécanique.

Ce que les contradictions internes du capitalisme déterminent, ce n'est pas le moment de la mort du capitalisme, mais le moment où le prolétariat a toutes les chances de pouvoir le supprimer, parce que les bases d'une forme historique supérieure sont déjà posées par le capitalisme lui-même. Ce moment décisif est d'autant moins celui où le capitalisme « agonisant » meurt que la continuation de ce régime, grâce à la passivité du prolétariat, entraînerait l'anéantissement du prolétariat en premier lieu : par une exploitation se ramenant à un véritable esclavage et par la guerre impérialiste inévitable. Le capitalisme ne peut mourir qu'en entraînant la « mort » de toute la société, c'est pourquoi on doit anéantir cette minorité au profit de la grande majorité.

Mais à quoi peut-on reconnaître qu'une forme historique déterminée, en l'occurrence le capitalisme, peut céder la place à une forme plus élevée ? Marx a démontré « que le moment d'une telle crise est venu dès que s'accroissent la contradiction et l'opposition entre les conditions de répartition et par suite la forme historique déterminée des conditions correspondantes de la production d'une part, et d'autre part les forces productives, la capacité de production et le développement de leurs agents. Il s'établit alors un conflit entre le développement matériel de la production et sa forme sociale ». (*Capital*, t. XIV, p. 218.)

Cette prévision correspond tout à fait à la constatation du directeur de *l'Information* ! Nous assistons, en effet, aujourd'hui à un développement formidable des forces productives, parallèlement à un rétrécissement non moins formidable des possibilités capitalistes d'écoulement des marchandises. Il s'en suit une possibilité de plus en plus réduite d'élargir la production. Or, déjà dans leur *Manifeste*, Marx et Engels nous montrent comment les capitalistes surmontent chaque fois leurs crises (p. 23) : « D'un côté, par la destruction forcée d'une masse de forces productives ; de l'autre, par la conquête de nouveaux marchés et l'exploitation plus approfondie des anciens ». Une fois de plus se démontre le caractère purement historique du système capitaliste de production. Si les capitalistes n'ont plus de nouveaux marchés à leur disposition et que les anciens marchés se ferment à leurs marchandises, il ne leur reste comme moyen de surmonter les crises que la destruction forcée d'une masse de forces productives. Il arrive donc un moment où ce système constitue une entrave au développement de la production sociale.

Mais une nouvelle question se pose. N'existe-t-il vraiment plus de nouveaux débouchés ? On ne pourrait l'affirmer. La Chine, l'Afrique sont encore loin d'être « capitalisées ». Là encore la logique des idées est en contradiction avec la dialectique des faits. Une situation économique déterminée ne suffit pas pour qu'un système s'effondre, elle ne suffit pas non plus pour qu'il puisse continuer à vivre. Dans les deux cas intervient le facteur social. Une Chine révolutionnaire bien qu'économiquement arriérée, ne constitue plus un débouché pour le capitalisme. Des Indes en ébullition ne peuvent plus offrir les garanties nécessaires aux placements étrangers.

D'autre part, une Allemagne ou une Angleterre où les contradictions de la production deviennent de plus en plus profondes et insurmontables peuvent continuer leur système d'exploitation capitaliste pour la seule raison que le prolétariat n'y a pas encore acquis la conscience de classe suffisante et nécessaire à son affranchissement.

Où sont les réformes sociales après quatorze années de collaboration des classes de la part des réformistes ? Où se produit-elle cette radicalisation des masses qu'annoncent les révolutionnaires depuis tant d'années ? Aujourd'hui, en pleine crise générale du capitalisme, après trois années d'une crise économique mondiale sans précédent, les révolutionnaires les plus ardents nous informent « qu'il n'existe cependant pas encore de situation immédiatement révolutionnaire dans les pays capitalistes les plus importants et les plus décisifs ! (XII^e Plénum de l'I.C.)

Lisez cette déclaration, camarades qui haussez les épaules lorsque l'on vous montre que la politique des réformistes constitue un soutien considérable du régime capitaliste : M. C. J. Gignoux écrit dans un éditorial de la *Journée Industrielle* (13-7-1932) : « ... il nous est permis d'affirmer — parce que les faits sont là et incontestables — que, sitôt posée une question fondamentale en quelque ordre que ce soit, les combinaisons électorales, les « mystiques » et autres fadaïses se dissipent brutalement devant cette évidence : il y a le marxisme et il y a ce qui n'est pas lui ». Mais ajoute l'auteur (et c'est là que l'enseignement est de valeur) : « **Entendons-nous bien : cette décatation ne peut se produire qu'à certaines minutes « cruciales ».** Il nous serait facile de montrer — et nous l'avons fait — que, précisément pour essayer de prévenir les manifestations de ce phénomène, maints projets incorporent volontiers une dose de socialisme propitiatoire ».

Autrement dit, et plus clairement s'il est possible, chaque fois qu'il s'agit de mener une attaque de grande envergure contre le prolétariat le capitalisme recherche l'aide des « socialistes » et l'obtient au moyen de petites concessions

Kautsky écrivait en 1907 dans *Le Chemin du Pouvoir*, brochure qui fut son chant du cygne : « Des amis bien intentionnés craignent que le parti socialiste n'arrive prématurément au pouvoir par une révolution. Or, il n'y a pour notre parti qu'un moyen d'arriver prématurément au pouvoir : c'est d'obtenir un semblant de pouvoir avant la révolution, c'est-à-dire avant que le prolétariat ait vraiment conquis le pouvoir politique ». Kautsky déclarait encore : « C'est conseiller au Parti Socialiste son abdication politique que d'exiger sa participation à une politique de coalition ou de bloc au moment même où l'expression de masse réactionnaire devient une vérité. C'est exiger de lui son abdication morale que de vouloir qu'il s'allie avec les partis bourgeois lorsque ceux-ci viennent de se prostituer et de se compromettre de la façon la plus servile ; c'est vouloir qu'il poursuive de concert avec eux l'œuvre de prostitution ». Or aujourd'hui, Kautsky lui-même a entraîné les partis socialistes dans cette « abdication politique et morale » qu'il redoutait alors !

En ce qui concerne l'Internationale Communiste, celle-ci a jusqu'à ces derniers temps fait preuve d'un tel sectarisme qu'elle n'a pu regrouper les masses suffisantes en vue d'une action de classe décisive. Une des thèses de son dernier plénum que nous avons citée en est la preuve. Ce sectarisme doublé d'une appréciation erronée de la crise générale du capitalisme, telle que celle que nous avons critiquée au début de cet article, ont fait que la tactique de ralliement des masses suivie par l'Internationale communiste a largement contribué à la formation de partis ouvriers oscillant entre les deux Internationales, sans programme nettement défini ainsi que de multiples groupes prétendant tous détenir à eux seuls la vérité historique révolutionnaire et qui, en fait, s'épuisent dans de vaines querelles de boutique. Et cependant, aucun de ces partis, si beau que soit son programme, ne pourra faire la révolution à la place du prolétariat : « **L'affranchissement des prolétaires sera l'œuvre des prolétaires eux-mêmes** », surtout ne l'oublions pas. Il ne faut pas nous leurrer, la révolution se présente aujourd'hui à nous comme un objectif tout à fait immédiat, et c'est en vain que pourrait être prêchée maintenant toute idée d'Unité. Celle-ci nécessiterait pour sa réalisation un nombre d'années que l'Histoire ne nous offre plus. Tous les fileaux qu'engendre la crise générale du capitalisme (le fascisme et une nouvelle guerre impérialiste) sont déjà prêts à s'abattre sur le prolétariat mondial. Il n'est à notre sens qu'une seule possibilité de résistance et de victoire :

LE FRONT UNIQUE DE TOUS LES OUVRIERS SANS DISTINCTION DE TENDANCE. Par front unique nous n'entendons pas donner une nouvelle version de cette unité utopique que réclament certains. Nous entendons un front unique à réaliser sur le terrain de lutte élémentaire du prolétariat, c'est-à-dire à

l'usine, dans les ateliers, au champs et dans les casernes, nous voulons que soit reliée chaque lutte partielle du prolétariat à la lutte finale pour son affranchissement complet. C'est l'unique façon dont les Prolétaires pourront faire sortir l'Humanité de la crise générale dans laquelle l'a plongé le capitalisme. Et c'est seulement l'Internationale qui, par ses mots d'ordre et son action pratique immédiate, réalisera le grand mot d'ordre de Marx : **PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS**, qui pourra revendiquer l'héritage de nos maîtres.

L. MELT.

(1) Varga.

VERS L'UNITÉ

A l'heure actuelle, nul dans le monde du travail ne conteste l'utilité et la nécessité de l'unité. Chaque jour, dans la presse prolétarienne, les militants des partis, entraînés par la vague profonde dont le mouvement des 22 fut la première manifestation, montrent les raisons majeures pour lesquelles le regroupement des tronçons du prolétariat s'impose le plus tôt possible.

Mais où les partis ne sont plus d'accord, c'est sur la réalisation de l'unité. Deux formules concrétisent leurs positions : Front unique ou Unité d'Action et Unité organique du Prolétariat.

Front unique ou Unité d'Action ! Peut-on être contre le mouvement qui unit l'ensemble des travailleurs d'une usine, d'une corporation, pour résister à une diminution de salaire, protester contre des brimades... Non ! Mais c'est là une unité circonstancielle, momentanée, pour un but déterminé, et je m'élève lorsque l'on veut faire passer ce mouvement comme travaillant pour l'unité. Lorsque le but pour lequel le Front unique a été réalisé est atteint, chacune des organisations qui l'avaient composé reprend sa liberté, les insultes et les anathèmes un moment disparus reprennent de plus belle. Chaque organisation essaie de tirer à elle tous les avantages si le mouvement a réussi ou rejette sur les autres les erreurs, s'il a échoué. La scission dure. L'unité n'est pas résolue. Elle ne peut l'être de cette façon.

Si l'on veut l'unité, on veut aussi les moyens de la réaliser. Et l'on ne peut penser la réaliser en dehors des militants placés à la tête des organisations par la confiance de leurs adhérents.

Treize années de scission, qui furent treize années de défaites et de recul pour le mouvement ouvrier, ne sont-elles pas suffisantes ? Il est grand temps pour le prolétariat, qui, seul, fait les frais de cette expérience, de se regrouper et de reprendre sa marche en avant, en évitant les erreurs dont chacun eut sa part.

Je sais que treize années de luttes intestines ont créé un fossé difficile à combler entre les organisations, mais nous devons faire confiance à la volonté ardente de la classe ouvrière qui saura obliger ceux qui voudraient se dérober, à se soumettre à ses aspirations.

L'unité doit se faire par le rapprochement des diverses fractions du prolétariat organisé, qui, réunies en des conférences préparatoires, rechercheront les bases doctrinales et pratiques sur lesquelles sera constitué le Parti Unifié. Ces conférences sténographiées seraient intégralement publiées et portées ainsi à la connaissance de tous.

Nul ainsi ne pourrait se dérober au jugement des masses. Etudions en commun les problèmes que l'évolution aura posés devant nous.

Résolvons-les en vue de l'intérêt immédiat et futur du prolétariat.

Au jour que je souhaite peu éloigné de l'union de toutes les forces du mouvement ouvrier, le glas de la société bourgeoise aura sonné. L'Unité est une question vitale pour ceux qui n'ont rien à perdre et tout à gagner.

JACQUES MELLICK.

Le Gérant : LEFEUVRE.



Imprimerie Centrale de la Bourse
117, rue Réaumur, Paris (2^e)

UN FILM : MONTAGNE D'OR

Un film (1) qui participe directement des luttes sociales. Une œuvre âpre, lourde et sombre comme la vie des hommes qui l'animent.

Si, à la fin de la première partie il me semble y avoir quelques longueurs, un certain ralentissement du rythme, alors que le dialogue prend plus d'importance, peut-être est-ce dû à mon ignorance de la langue russe. Le son est bien utilisé, suivant judicieusement le rythme des premiers plans ; et une musique sobre épouse l'action de certaines scènes avec à-propos. Un jeu dépouillé d'artifices, parfait de naturel, que les acteurs vivent intensément.

Au début de 1914... A Bakou.

Les puits de pétrole forment une étrange cité dont on n'aperçoit pas l'horizon.

Dans le sol marécageux s'enfoncent les pieds des hommes qui portent sur leurs épaules les longs tubes du pipe-line. L'effort est rude et l'un d'eux s'enlise dans un trou. Le travail est pénible et les ouvriers doivent ainsi,

durant 14 heures par jour travailler pour l'usine et son maître.

La colère monte en eux et ils vont demander au patron la signature d'un contrat collectif, sinon ils n'auront qu'une ressource : la grève.

Les gros plans ne sont pas nouveaux au cinéma mais les Russes sont des virtuoses dans l'art d'utiliser à cet effet la caméra ; ils la manient avec une aisance qui ne laisse jamais indifférent. Notons la scène si belle, si expressive du joueur d'accordéon, dont le charme intense nous transporte au pays de sa chanson.

Une usine de St-Petersbourg décide une grève de solidarité pour appuyer le mouvement de Bakou.

Aux gestes des ouvriers des chaudières répandent les jets de vapeur de la cheminée, rythme de l'effort de l'homme et, de la machine qui le domine encore.

Pierre ne connaissait pas la ville quand, dépouillé par le propriétaire, il a quitté son champ. Comme sa voix est lointaine pour dire à ses camarades sa misère passée et comme il parle sourdement pendant que telle une trame légère, le son nostalgique d'une balalaïka ajoute encore à la tristesse de son récit.

Le dos massif du contremaître, la main énorme qui s'abat. Le travail qui s'arrête à l'usine alors que Pierre ne peut encore comprendre. Et pouvait-il se douter de ce qu'on attendait de lui ?

Une montre en récompense de ses bons et loyaux services (chez nous, il aurait eu une médaille) lui est offerte par l'ingénieur. Sait-il ce que c'est qu'une montre ? Il est en extase jetée, et un soir sa main qu'on aura armée frappera le chef du mouvement.

« Prends soin de mon fils et dis aux camarades... » Vassili, blessé, emmené par les soldats n'achève pas sa phrase.

Quand même il faut que la grève ait lieu...

Malgré la montre, le doute s'est emparé de Pierre, il court chez le patron de l'usine pour que la lumière se fasse dans son cerveau, pour comprendre enfin et voilà qu'il se trouve en face de celui qui l'obligea à quitter sa terre !

« Quel est ce type de voyou ? »

Le Voyou sent bien que s'écroulent les montagnes d'or et d'espérances qu'il avait échafaudées. Tout s'éclaire maintenant et une rage soudaine le porte vers l'usine.

Il a cessé de penser pour lui-même et puisque seul il ne peut rien, il va rejoindre ses frères de travail, le but est devenu unique.

Le rythme des images s'accélère, le son enflé, il crie la lutte sobre, tragique, devant les chaudières, entre les ouvriers, le contremaître et les soldats.

Mais hurlera la sirène qui donne le signal de la grève !

« Camarades de Bakou, nous sommes avec vous... ! »

C'est nous qui portons la nouvelle à toute vitesse sur les rails qui se croisent et filent sur l'écran. Nous avons quitté notre fauteuil et nous-mêmes ; oubliant notre individualité, nous sommes avec la vague des ouvriers révoltés et crions comme eux : « Camarade de Bakou ! »

« Frères ! » « Nous sommes avec vous ! »

FERNAND CORDIER.



DESSIN DE GROPPER

(1) Film parlant soviétique.